Portraits

Bruce Davidson

photographe

New York et le photographe

Bruce Davidson nous ouvre les portes de son luxueux appartement situé West 86th St, à quelques blocs de Central Park. Un environnement bourgeois qui est à la fois le domicile qu'il partage avec sa « femme-conseiller» Emily, le musée de ses oeuvres et un laboratoire. Il y conserve aussi toutes ses archives dont il a récemment achevé la numérisation. A la question sur la quantité de tirages qui y sont stockés, il répond par une pirouette : « Je ne suis pas censé le dire mais il y en a des milliers. Si je vendais chacun d'eux, je serais aussi riche que Picasso.» Mais d'ajouter après un sourire : « Seulement personne ne sonne à ma porte ».

Valeur sûre de la mythique Agence Magnum depuis 1958, l'alerte septuagénaire ne compte plus les reportages qu'il a fait sur New York et qu'il continue de faire : récemment un travail sur le port, un autre sur le Queen Elizabeth II qui y accoste régulièrement. Une moisson abondante depuis fin des années 50 : les gangs de Brooklyn, le chantier titanesque du Pont Verrazano, la zone de East 100th St, les lignes du « Subway » ou la ville dans la ville qu'est à ses yeux Central Park. Il possède ainsi, à l'échelle du pays, l'une des sommes photographiques les plus importantes sur la ville.

Il met actuellement la main aux derniers préparatifs de la réédition de East 100th St qui comportera trente-cinq inédits. Il porte ainsi un oeil neuf sur des images réalisées trente-cinq années plus tôt. Le temps aussi de constater les évolutions subies par ce quartier.

“What you call a ghetto, I call my home.”
« A l'époque, East 100th St était réputée pour sa population difficile et les programmes sociaux qui y étaient menés sur l'enseignement ou le planning familial. On était alors en train de rénover un quartier de cinq ou six blocs. Quelqu'un de Magnum connaissait l'administrateur de l'un d'entre eux, ce qui m'a permis d'y être introduit. Je voulais vraiment me situer dans l'intimité des gens, au sein de leur foyer et de leur famille. Mon but était d'atteindre la spontanéité de la prise de vue instantanée tout en utilisant un dispositif photographique lourd, une chambre et un trépied, pour une qualité technique optimale.
Les choses ont beaucoup changé le quartier est à présent ouvert aux Blancs, aux Noirs et aux Hispaniques. Ce n'est plus comme le Bronx. Tout est devenu plus cher. La rue s'est embourgeoisée. »

Il nous montre ensuite la qualité de l'impression de son dernier ouvrage sur les « Civil Rights », un important reportage réalisé dans les années soixante sur les revendications de la communauté noire à New York et dans le Sud des Etats-Unis. Les images n'avaient cependant jamais été publiées dans leur ensemble. « Tous mes travaux photographiques mettent du temps à prendre forme. Il m'a fallu onze mois pour venir à bout de ce projet . J'ai d'ailleurs une conférence à donner tout à l'heure, sur ce travail, à des étudiants. »

Une valise de diapositives en main, une gorgée de thé, un béret vissé sur son crâne et une carte de métro plus tard, il nous entraîne dans son sillage, direction Downtown, puis disparaît dans le ventre d'une ville qui n'a pas fini de lui livrer tous ses secrets.

Repères biographiques
Né en 1933.
Etudes au Rochester Institute of Technology et Yale University.
Influencé par Eugene Smith dans son approche humaniste du reportage photographique.
Travaille pour Life Magazine et rejoint l'agence Magnum en 1958.

1959 reportage sur un gang de jeunes à Brooklyn.
1962 bourse de la Fondation Guggenheim pour suivre la marche des droits civiques.
1963 première grande exposition personnelle au Moma de New York. La même année, photographie la construction du Pont Verazzano qui relie Brooklyn à Staten Island.
1967 grâce à une subvention de la Fondation Nationale des Arts, il poursuit son travail sur East 100th Street commencé un an plus tôt et qui donnera lieu à une publication en 1970.

Tout en continuant inlassablement à arpenter sa ville, il partage son activité entre des interventions en milieu universitaire, des travaux de commande autour du monde et des sujets personnels.

Bibliographie sur New York
1964 The Bridge Harper and Row
1970 East 100th Street Harvard University Press
1986 Subway Aperture
1995 Central Park Aperture
1998 Brooklyn Gang Twin Palms Publisher
2003 Réédition de East 100th Street, avec 35 photographies inédites St. Ann's Press

Liens
Agence Magnum
International Center of Photography

Crédits Photos
© Bruce Davidson / Magnum

Louise Bourgeois

plasticienne

Sous le ciel de New York

Plasticienne, « sculptrice », Louise Bourgeois est une figure emblématique de l'art contemporain. Elle nous reçoit dans la maison de Chelsea qu'elle habite depuis 1962, au coeur de Manhattan. L'heure de notre visite a été inscrite sur l'ardoise du couloir qui fait office d'agenda. C'est Jerry Gorovoy, son assistant, qui nous introduit dans le vaste salon-atelier où nous sommes attendus. Vêtue d'une blouse grise, Louise Bourgeois est assise à son bureau. Le mur et les meubles adjacents sont couverts de strates d'objets, de dessins et d'affiches jaunies.

Exercice de style
Les préliminaires sont brefs. Elle interroge : « Alors, qu'attendez-vous de moi ? » Nous expliquons vouloir faire quelques images pour illustrer un portrait qui débuterait par un pastiche du questionnaire de Proust. Par curiosité, elle se pique au jeu.

Votre lieu favori : C'est ici
L'air de musique qui vous trotte dans la tête en ce moment : Je fais ma propre musique ; [elle fredonne] « c'est le murmure de l'eau qui coule, c'est le murmure de l'eau qui coule… »
Votre livre de chevet : J'écris la nuit
Vos héros dans la vie réelle : Mon héros c'est Jerry
Votre film culte : Je n'ai pas accès aux films et je n'ai pas de télévision
Ce que vous possédez de plus cher : Mes enfants
Votre plus grande peur : Ma plus grande peur c'est de ne pas avoir assez de temps pour dire tout ce que je veux dire
Votre dernier fou rire : …vous voulez parler d'histoires drôles ? [elle boit son soda]
Votre mot ou expression préférée : Allons-y, allons-zizi ! That is to say start again. Allons-y. Vous voyez ce que je veux dire
Votre péché mignon : Mon pêché mignon c'est de manger des escargots le dimanche
Etat présent de votre esprit : Je suis optimiste, j'ai une philosophie optimiste

Sous le ciel de New York
Nous voulons maintenant savoir en quoi l'atmosphère et l'énergie de New York ont contribué à inspirer une oeuvre si féconde.
« Et bien, nous dit-elle, je n'aurais jamais eu la liberté de faire ce que j'ai fait ici si j'étais restée à Paris. Vous comprenez, à Paris, tout le monde vous casse les pieds ». Cette licence artistique a été déterminante. En particulier pour son travail sur les matériaux de récupération trouvés dans les rues puis façonnés en sculpture.
Jerry suggère une lecture. Un texte sur le ciel de New York écrit en 1938 ; l'année où Louise s'est installée dans la mégalopole.
« Connaissez-vous le ciel de New York ? Vous devriez. Il gagne à être connu. Il est hors normes. C'est une chose sérieuse. Vous souvenez-vous du ciel de Paris ? Combien il est incertain la plupart du temps. Gris, souvent triste et moche. Jamais tout à fait parfait. […] Mais le ciel de New York est bleu. La lumière est blanche, un blanc glorieux, et l'air est fort et sain. Ce ne sont pas des sottises, c'est un merveilleux ciel pur. » Puis elle rajoute : « J'ai écris ce texte […] parce que la latitude de New York n'est pas celle de Paris mais celle de Madrid. »

Métaphoriquement, les grands immeubles l'ont aussi influencée. On pense à certains dessins : « Les voleuses de gratte-ciel », « La femme-maison », « Glass Houses/ No Secrets », « Caves géométriques », « Tenements on the BQE ».
Et on se souvient de sa première expérience de sculpture monumentale sur le toit de son immeuble, en 1941.

Et humainement ? Ce qu'elle apprécie d'abord c'est son voisinage. « Si j'étais à la campagne, j'aurais un voisin à trois kilomètres de là ; ce qui ne m'intéresse absolument pas ». Louise revendique une centaine de connaissances amicales dans le quartier. C'est l'esprit de village cher aux New-Yorkais de longue date.

Je demande comment s'organise une journée à Chelsea.
« La nuit, j'écris mon journal ou je dessine » - une façon de combattre cauchemars et insomnies.
« Je suis très matinale. Je me lève à sept heures tapantes. The rectory has not open is door yet. Je me dépêche de descendre prendre un thé au lait et rien d'autre. »
Jerry arrive à 10h30. Aussitôt ils commencent. « Je travaille jusqu'à ce que Jerry déclare que c'est l'heure du déjeuner. Je range mes choses pour qu'il me présente une nourriture spéciale qui est en fait une nourriture presque exclusivement [à base] de poissons.»

Louise bourgeois consacre également beaucoup de temps et d'énergie à recevoir. Elle aime la confrontation des expériences. Car c'est dans le vécu, dans la mémoire des émotions que puise son oeuvre. Dernier exemple en date, le livre de tissu intitulé « Ode à l'oubli » qu'elle vient de faire coudre.
Les pièces choisies ont toutes une histoire affective par leur provenance (son trousseau, un vêtement), par le jeu des couleurs associées aux pensées, par le toucher.
Le tissu c'est le lien tissé. Un discours silencieux avec sa jeunesse douloureuse et l'histoire de ses parents tapissiers au bord de la Bièvre.
Elle nous parle du désamour de son père volage. Et nous met en garde : « une fois que vous serez marié il ne faudra pas avoir d'aventures ».

Notre examen de passage réussi, la vieille dame se prête à la séance photo. Les plus grands noms de la profession l'ont portraituré. « Je n'ai jamais pris une seule photo de ma vie », nous confie-t-elle.
J'observe. Louise est tour à tour mordante, drôle et déroutante. Le regard est malin et sans concessions. Un peu intimidant tout de même. Je plonge dans le verre de cognac prescrit par la maîtresse des lieux.
Il me revient cette phrase de Louise : « Mon enfance n'a jamais perdu de sa magie ». Et voilà 91 ans que dure l'enchantement.

Repères
Louise Bourgeois est née à Paris en 1911. Sa jeunesse est marquée par son départ contraint du lycée pour l'atelier de tapisserie familial et la liaison adultère de son père avec sa gouvernante. En 1938, elle épouse l'universitaire Robert Goldwater et s'installe à New York. Elle expose pour la première fois au musée de Brooklyn en 1939. Elle développe une démarche singulière et unique, privilégiant la sculpture (marbre, latex, bronze, caoutchouc) et le dessin. Son travail, nourri d'expériences personnelles, est axé sur la présence du corps à travers lequel s'exprime le non-dit du refoulé et de l'inconscient.
Jusqu'au milieu des années 60, elle expose dans un grand nombre de galeries américaines. En 1969, elle expose au Musée d'Art Moderne (MoMA) de New York qui, en 1982, lui dédiera sa première rétrospective. En 1973, elle participe pour la première fois à la Biennale du Whitney Museum of American Art à New York. En 1985, elle expose au Centre Georges Pompidou à Paris et, en 1992, au Guggenheim Museum de New York. Elle participe aux éditions IX et XI de la Documenta de Kassel et à la Biennale de Venise, en 1993, où elle représente les Etats-Unis (participation qu'elle renouvellera en 1995 et 1999). En 2000, elle réalise une exposition personnelle pour l'inauguration de la Tate Modern de Londres et, en 2001, expose au Musée de l'Hermitage de Saint-Petersbourg.
D'octobre 2002 à avril 2003, elle présente plusieurs installations au Palais de Tokyo (Paris).

Femme couteau 2002, photo Christopher Burke © Galerie Kartsen Greve
Sans titre 2002, photo Christopher Burke © Galerie Kartsen Greve

Harry

Restaurateur

Le rendez-vous des initiés

Harry est un homme débonnaire et comblé. Parti de peu, cet immigré grec a lancé, il y a trente ans, le Harry's. Depuis son établissement est devenu une institution à Wall Street.
Sitôt la clôture des cours annoncée, à 16 heures, les boursiers accourent pour s'y retrouver en petits groupes.
Le Harry's occupe l'entresol de la vénérable India House bâtie en 1851, sur les fondations de bâtiments hollandais. Avec ses voûtes de briques et ses boiseries sombres, le cadre est chaleureux.
L'ambiance autour du bar est bruyante et relâchée. Après une bonne journée de labeur, les brokers (agents de change) viennent pour fumer le cigare, boire de sublimes vins et faire bonne chaire.
Pour mieux les choyer, Harry leur a installé un fil boursier direct. Il lui en coûte dans les 1500 dollars par mois, mais que ne ferait-il pas pour ses habitués.

Harry est un ami constricteur. Ses clients, il les garde. Quand il a commencé en 1972, ses consommateurs étaient pour la plupart des jeunes loups pleins d'ambition. Ils sont maintenant à la tête des plus grandes compagnies. Leur succès a fait le sien.
Ici pas de publicité, tout fonctionne par le bouche à oreille, par « délit d'initiés ». Quand les affaires sont bonnes, les négociants s'offrent une excellente bouteille et, quand elles le sont moins, ils en ouvrent une pour se consoler. Finalement Harry gagne à tous les coups.
D'autant qu'en guise de remerciements, les clients glissent parfois des tips (pourboires) un peu particuliers : quelques bons tuyaux sur les placements gagnants.
L'endroit est tellement stratégique que régulièrement les journalistes viennent y prendre le pouls de Wall Street.

La caverne d'Harry Baba
Harry collectionne les vins depuis qu'il a ouvert ce qui lui vaut d'avoir une carte assez exceptionnelle. Elle présente notamment plus de 320 magnums différents – on en a un aperçu sur son site : www.harrystogo.com

Le saint des saints de sa maison, c'est la cave. Elle compte entre 450 et 500 000 bouteilles, réparties dans cinq celliers en ville. Sans parler de sa cave personnelle, chez lui, à Brooklyn.
Parmi ses belles affaires, il a acheté du château Petrus 1971 à 185 dollars la caisse. Aujourd'hui ce millésime vaut entre 29 000 à 32 000 dollars, la caisse. Une bouteille qu'il vend à 2300 dollars. Un prix modéré quand elle se négocie aux alentours de 3000 à 3500 dollars à New York.
Son secret est simple, il achète par lot de 10 à 15 caisses minimum. Mais s'il est un acheteur dans l'âme, il pense plus au plaisir qu'au profit. Il a par exemple acquis quatorze caisses de Latour 66, il en a vendu trois bouteilles et a bu tout le reste.
D'ailleurs, il dîne toujours en buvant un grand cru, pour le plaisir de la table.
Et pour le 30ème anniversaire de son restaurant, il a servi 21 magnums de grands crus… pour sept convives. « Vous savez quand vous buvez des grands vins vous n'êtes jamais malades », concède-t-il.

Harryland
Les affaires prospèrent. Il y a cinq ans, il a investi les étages supérieurs de l'India House qui abrite un club privé fondé en 1914. Il en a fait rénover les salons, et moyennant une contribution versée aux sociétaires, il a ouvert un nouveau restaurant et des salles de banquets privées. « Tous les grands groupes de la place viennent y faire leur sauterie de fin d'année, inutile d'essayer de réserver», précise-t-il. Puis il s'interrompt un instant pour humecter un cigare

dominicain, les cubains sont interdits aux Etats-Unis.
Il a encore d'autres projets. Il va s'agrandir dans le bloc en ouvrant une pâtisserie sur Stone Street, une rue pavée adjacente – une rareté à Manhattan. Il pense aussi ouvrir un pub irlandais à proximité. Comme on dit : quand l'appétit va, tout va.

Steve Rustow

architecte

Stephen Rustow est architecte et urbaniste à la prestigieuse agence KPF*. Dans l'entourage de Ieoh Ming Pei, il a eu en charge une partie des aménagements du Grand Louvre à Paris. Il travaille actuellement sur le projet d'extension du Moma (Museum of Modern Art) de New York. Ground zero, Twin Towers, ville verticale, muséologie… un entretien sous le signe de la Manhattan Skyline.

Le site de Ground zero (a l'emplacement du World Trade Center) ne se distingue en rien d'un quelconque chantier. Pourquoi ne sent-on pas le moindre signe de la tragédie qui s'y est déroulée. .

La banalisation du site a été le fruit d'une volonté politique affichée. Il y a eu peu de controverses à ce sujet. Dès la fin septembre 2001 les autorités étaient d'accord pour que l'on avance vite : arrêt des incendies et sauvetages de la dernière chance. Une fois que le deuil collectif a été rendu possible par la perte de tout espoir de trouver autre chose que des cadavres, il s'est opéré une subtile transformation : un nettoyage en règle de la zone est alors devenu la priorité des priorités. Pour effacer les traces douloureuses de la catastrophe certes, mais aussi parce qu'il y avait sur le plan de l'architecture et de l'ingénierie de bonnes raisons à cela, on craignait en effet pendant six ou huit mois qu'il y ait un effondrement d'une partie du « bathtub » (baignoire), les pans de murs de trente mètre de profondeur qui au niveau des fondations retiennent la rivière Hudson, au point d'envisager même une inondation de la zone. Cela aurait été effroyable. Il y a donc eu simultanément déblaiement et consolidation. Cependant, même si personne n'aurait souhaité laisser les choses en l'état on ressent depuis deux ou trois mois un bizarre sentiment de vide, d'incompréhension même, à la vue de ce chantier presque ordinaire.

Les différents buildings endommagés aux alentours semblent également avoir fait les frais de l'urgence.

Un troisième bâtiment s'est effondré lors de la chute des tours, un autre a été détruit ultérieurement, un autre enfin a été vidé de sa structure intérieure. Le building Winter Garden est le plus bel exemple de reconstruction : 365 jours après avoir été quasiment anéanti il était inauguré en grande pompe. Actuellement les préoccupations vont vers les projets de reconstruction.

A ce sujet aucun des projets présentés n'a fait l'unanimité des New-Yorkais: est-ce parce que toute dimension symbolique en est absente ?

C'est un fait, mais il s'agissait également d'une architecture de qualification la plus banale. On a parlé de six projets, mais en fait il n'y avait que la déclinaison de deux idées principales menées par des agences sans imagination, mi-privées et mi-publiques, nommées à la hâte par les instances de la ville. On ne peut régler un programme de cette dimension en six semaines et sans une large consultation de la communauté. Devant le tollé général les projets ont été retirés. Le problème principal, hormis la faiblesse des formes proposées, résidait dans le fait qu'ils étaient tous basés sur une prise en compte de surfaces équivalentes! Il faut savoir pour la petite histoire que les tours ont été déficitaires pendant deux décennies. Les profits de ces dernières années, qui ont laissé augurer d'un avenir radieux, posent actuellement le problème de la rentabilité : faut-il ou non reconstruire à l'identique en termes de volume exploitable ? (NDLR le mètre carré est coté à 500 euros en moyenne par niveau, or il y à virtuellement quelques 1,1 millions de mètres carrés disponibles !)

Quelles leçons pour les architectes : continueront-ils à concevoir et

construire toujours plus haut ?
Peu de tours ont été construites pour le seul plaisir du défi technique. Il y a toujours eu des raisons économiques pour construire encore plus haut, encore plus dense et c'est ce qui est précisément remis en cause aujourd'hui, plus que le raisonnement architectonique. Mais il est vrai que les tours du WTC avaient été construites à l'encontre du bon sens et de l'efficacité. La hauteur viable sur le plan de l'intégration urbaine, des accès, de la circulation se situe vers une soixantaine d'étages pour une ville comme New York ou Tokyo où la pression économique est très forte, mais plus généralement dans le monde la norme se situe à une quinzaine d'étages.
Il y aura cependant à l'avenir un autre regard sur les structures, non pas pour qu'elles résistent à un choc de ce type, ce qui est impossible ou équivaudrait à construire des tours pleines et sans fenêtres, mais pour qu'elles permettent de mieux gérer les évacuations simultanées, ce qui n'a jamais été le cas ici ou on ne conçoit le problème que sur deux ou trois étages à la fois.

Les Twin Towers : le symbole de la première puissance économique mondiale ?
Vous savez pour nous, New-Yorkais, les Twin Towers, n'ont jamais représenté cela. Nous l'avons découvert instantanément le 11 septembre. Les terroristes ont transformé les tours en symbole. Je ne suis pas non plus persuadé que cette notion de « plus haut, plus fort » soit l'avenir de la figure symbolique. Mais le débat reste ouvert : parfois l'absence et le vide sont plus signifiants.

Qu'est-ce que les « Sky rights» ?
Cela a été une pratique qui n'est plus en vigueur aujourd'hui, mais qui permettait au propriétaire d'un building de vendre un droit à l'occupation verticale. Un exemple : le magasin de luxe Tiffany's, occupe un bâtiment de dix étages à l'angle de la 5th Av et de 57th St . Or le « zoning » règlement urbain sur ce site, permettait une vingtaine d'étages. Pendant la spéculation immobilière des années quatre-vingt, Tiffany's s'est rendu compte que le terrain occupé valait à lui seul plus que l'édifice. Ils ont alors vendu leurs « droits au ciel » au voisin qui les a cumulés avec d'autres rachats : cela a donné la Trump Tower de soixante-cinq étages !

Pour aller à l'encontre de l'imagerie classique, New York est en réalité une ville horizontale.
En effet, il y a dans New York une succession de « villages » dont les habitations ont le plus fréquemment une hauteur de quatre étages. Les tours de Midtown et de Downtown représentent seulement 8% de Manhattan si l'on fixe une moyenne des bâtiments les plus élevés à 21 étages.

Quelles sont les grandes lignes du projet sur lequel vous travaillez à présent, l'extension du MoMA ?
Le Musée va doubler sa capacité d'exposition tant par son volume que par sa surface, grâce à l'achat de bâtiments adjacents. Il y aura sept étages pour le public ainsi que neuf étages pour les bureaux et les services jusqu'alors disséminés dans Midtown. Cela permettra de rassembler des œuvres conservées dans les réserves et qui ne peuvent être présentées faute de place, mais surtout de montrer la collection d'art contemporain de 1980 à nos jours y compris des pièces monumentales comme les sculptures de Richard Serra. Il y aura également de nouveaux espaces dédiés aux expositions temporaires, événements qui jusqu'alors entraînaient de lourdes manœuvres : on devait décrocher les œuvres de la collection permanente et les ranger pour faire de la place aux nouvelles! On pourra désormais conserver le noyau des collections en ayant à disposition 4000 mètres carrés dédiés aux événements.
Un programme de restauration des bâtiments situés 53rd St, construits à partir de 1939 sera engagé et le jardin sera réaménagé, cœur du projet autour duquel s'organiseront les trois ailes du musée

Le New MoMA du Queens qui assure la continuité du musée pendant les travaux est-il destiné à perdurer après la fin de l'extension ?
Au début le MoMA cherchait avant tout un lieu de stockage unique pour ses réserves qui étaient gérées par des sociétés privées. Les locaux installés dans une usine désaffectée du Queens avait donc été conçus pour un usage interne, ou pour des spécialistes, en aucun cas pour le public. En même temps le MoMA imaginait un

espace dans Midtown qui lui aurait permis de continuer une activité pendant la durée des travaux, le but étant de fermer le moins de temps possible au regard d'un public toujours plus présent. Cela n'a pas été possible et le projet du Queens a été modifié pour transformer les espaces du rez-de-chaussée en un lieu d'exposition temporaire. Les travaux ont été échelonnés sur cinq ans au lieu des trois initialement prévus.
Cela a été vécu par les instances politiques locales comme une opportunité de réhabiliter culturellement le plus grand « borough » (circonscription) de New York, tout permis administratif émanant des pouvoirs publics étant cependant conditionné par une opération pérenne ! Le New MoMA a donc de bonnes chances de rester en fonction dans l'avenir, avec sans doute une spécificité muséographique pour le distinguer de son grand frère.
En tant qu'urbaniste je suis ravi de constater un tel exemple de décentralisation, en tant qu'architecte spécialisé dans les musées, c'est plutôt un cauchemar d'avoir à gérer à présent deux installations publiques et deux expositions : nous sommes au croisement du politique, du culturel et de l'architecture !

(*) Agence KPF
Le site du MoMA

Kelly Buttholph

Artiste bohème

Au terme d'une période d'errance initiatique entre sa Californie natale, Paris et l'Italie, Kelly Buttholph a décidé de s'installer à East Village, au cœur de Manhattan. Depuis dix ans, elle vit dans ce quartier marginal et longtemps déshérité pour accomplir sa vocation artistique.
Cette touche-à-tout dessine, coud, sculpte et photographie au gré de ses inspirations. De sa relation passion-répulsion avec sa ville est né un court métrage intimiste Progress Report for Walt Whitman. Un film qui aurait pu s'intituler « Kelly perdu dans Manhattan ».

Pourquoi avoir choisi de s'installer à Manhattan ?
C'était pour moi la chance d'être comprise et reconnue de mes pairs. New York est le plus grand marché d'art du monde, depuis les années 20. Statistiquement, c'est l'endroit dans le monde le mieux placé pour vivre de sa production artistique. Les collectionneurs suivent avec une attention toute particulière ce qui se crée et s'expose à Manhattan.
Je suis donc à New York pour avoir la plus grande visibilité et le plus d'échange possible dans mon travail ; et aussi pour voir les choses qui se font. L'art est à 90 % une expérience physique qui agit sur vous quand vous êtes en sa présence.

Quelle relation s'est instaurée avec cette ville ?
New York est comme un ex-petit ami qui me connaîtrait trop bien. New York est sceptique et suspicieux. C'est un ancien amant jaloux. J'essaye d'en faire abstraction. Pour poursuivre le dialogue il faut être prêt à abandonner de son confort.
J'ai le sentiment qu'après les attentats du 11 septembre tout le monde s'est resserré la ceinture pour se préparer au pire. La période n'est pas propice à l'ouverture, aux idées utopiques et aux nouvelles lunes.
En réalité new York est une cité invisible à la Italo Calvino. C'est une cité d'idées. Chaque personne qui arrive en a une représentation différente. En ce moment, c'est pour moi la ville qui accueille ma communauté d'élection, le monde de l'art.
C'est aussi un lieu de brassage exceptionnel pour les hommes et les idées. On peut discuter par hasard dans un bar avec des inconnus qui sont au sommet de leur profession, en pleine activité. Ce sont des rencontres très fécondes. Cette promiscuité est renforcée par l'insularité.

Et East Village ?
L'avenue C est mon univers. De l'extérieur, on peut trouver le quartier laid et inhospitalier, mais je l'ai adopté.
East Village s'est beaucoup rangé. Avant c'était un lieu très prolifique et agité. Mon immeuble est un vestige de ce passé. La plupart de mes voisins vendent de la drogue et possèdent des armes. Il y a des impacts de balles dans les murs. L'immeuble d'à côté a été entièrement rénové et les loyers sont maintenant quatre fois plus élevé.
J'ai la chance d'avoir pu conserver mon appartement et l'atelier que je partage avec une autre artiste grâce à ma logeuse. Cette sainte femme n'a pas augmenté mon loyer. Sans son amitié et sa générosité, je ne serais plus capable de survivre pour me consacrer totalement à mon art.
Je travaille beaucoup la nuit, au calme. Dans la matinée, je vais dans un café du Lower East Side où pas mal d'écrivains et de musiciens se retrouvent. C'est une promenade rituelle avant de reprendre le travail.
Je me déplace beaucoup en vélo pour voir les expositions des galeries de SoHo et Chelsea. En fait la plupart des galeries sont maintenant à Chelsea. Il me faut un quart d'heure pour aller jusqu'aux rives de l'Hudson River, en passant par Houston Street. Je prends aussi mon vélo pour visiter mes amis artistes de

Williamsburg [Brooklyn]. Par le pont qui enjambe l'East River, c'est à peine à 1,5 kilomètre. Williamsburg est une ruche d'artistes très vivante en soirée. C'est une scène émergente, une sorte de « nouvelle frontière » qui attire de plus en plus de gens.

Quel est le propos du film « Progress report for Walt Whitman » ?
C'est une sorte de journal personnel, une méditation sur l'état de Manhattan. Je pensais combien il était dur d'y survivre pour une artiste.
Dans cette ville, nous sommes tous des individualités en lutte permanente. Le chauffeur de taxi, la cliente de la laverie, nous avons tous des vies atomisées pour lesquelles nous combattons. Partout les gens sont volontaires et obstinés. C'est à la fois désespérant et provocateur, beau et terrifiant.
L'avidité semble parfois être la seule idéologie qui conditionne la façon dont nos vies sont vécues, et par extension, ce à quoi la ville ressemble.
Et puis je voulais filmer l'espace physique de Manhattan. Il me semblait étrange qu'il y ait si peu de traces de vie organique visibles en ville.
J'ai donc fait référence au recueil Leaves of Grass (1855), de Walt Whitman, écrit à Manhattan parce qu'il évoque la beauté du vivant, l'organique et la notion de souillure. Son œuvre véhicule un idéal accessible à tous qui est un véritable antidote.
Beaucoup d'amis m'ont aidé pour cette réalisation et ça c'était très réconfortant.

Thomas Spear

professeur, homme de lettres

Thomas Spear vit dans le quartier de Washington Heights. A priori, rien ne prédestinait ce natif du Wisconsin à pareil exil aux marches de ce barrio dominicain et hispanophone de Manhattan. D'autant que l'intéressé enseigne le français à l'université de New York (CUNY).
L'aventure n'a pourtant rien d'une robinsonnade. C'est au contraire une trajectoire géographique et humaine singulière qu'il cultive avec bonheur. Une nécessité pour ce champion proclamé de la diversité culturelle.
De son point de vue, New York, « la ville-monde », est et doit demeurer un carrefour de rencontres.
« Plus que jamais nous avons besoin de nous nourrir de l'« étranger », de vos langues, de vos opinions politiques, de votre culture et de votre diversité pour améliorer la (re)-construction de New York et de l'Amérique de demain », écrivait-il quelques mois après les attentats du 11 septembre dans un article sur « L'insularité new-yorkaise » paru dans Tribune Juive.

Thomas Spear n'est pas un imprécateur véhément. Depuis longtemps, il a joint le geste à la parole. Outre son engagement d'enseignant auprès d'étudiants désargentés, il est l'auteur d'un formidable travail de recensement des ressources Internet sur la francophonie et plus particulièrement d'une rubrique sur « New York City francophone » :
www.lehman.cuny.edu/depts/langlit/french/nycfranc.html
Une mine de liens sur Big Apple que l'on peut enrichir en consultant la sélection de son site personnel :
home.earthlink.net/~tcspear/index.html

Autres contributions notables : ses traductions littéraires dont « Le pont de Brooklyn » de Leslie Kaplan, « Trois femmes à Manhattan » de Maryse Condé, ou encore la direction d'un ouvrage collectif intitulé « La culture française vue d'ici et d'ailleurs » (éd. Karthala).

Et dans un proche avenir, ce New-Yorkais hyperactif prépare un CDrom sur Haïti en vue du bicentenaire de l'indépendance de l'île en 2004… pour que New York soit toujours une terre d'asile.

Leo Fernekes

techno-sociologue

Le promoteur de la cyber-dragueSitué dans l'East Village, à Manhattan, le Remote Lounge est un nouvel espace festif et interactif dont raffole les New-Yorkais. Dans le vestibule un écriteau. On lit : « En entrant dans ces lieux vous renoncez à vos droits à la vie privée et à l'image ». L'avertissement a quelque chose de dantesque ; pas banal pour un club à la mode.

C'est drôle, « l'enfer » dans lequel pénètrent les clients est pavé d'écrans. Les murs et le bar en sont couverts. Plus d'une centaine qui tous diffusent en direct des images du lieu. Dans la pièce du fond, entourées de banquettes et d'alcôves, sont installées d'étranges consoles, objet de toutes les curiosités.

Leo Fernekes est leur inventeur. D'allure élancée, un brin dandy, l'homme a l'assurance des gagnants. Pourtant son air juvénile et ses épaisses lunettes trahissent ses antécédents de nerd (fan d'informatique rivé en permanence devant son écran). Il nous reçoit au milieu des 24 machines au look rétro-futuriste qui font la renommée du club.

Console mode d'emploi
Chaque poste est équipé d'un moniteur et d'un joystick. On sélectionne puis on télécommande une des soixante mini-caméras qui balayent le Remote sous tous les angles. « On mate n'importe qui, en sirotant un verre. En pressant sur un bouton, on peut aussi se voir à l'image tel que les autres nous voient. Et on peut saisir des clichés qu'on balance sur notre site Internet (www.remotelounge.com) », jubile notre hôte. Ensuite les personnes motivées s'envoient des messages ou se téléphonent depuis leur console ; et plus si affinités.

Parole de « techno-sociologue »
« Traditionnellement, les gens viennent dans un bar pour voir et être vu. Ils sont en représentation. Nous avons décidé de jouer là-dessus en amplifiant le phénomène au maximum», nous explique Leo Fernekes. Introverti, voyeur, narcissique ou exhibitionniste, quel que soit votre profil, ça marche. « Ce dispositif est un véritable brise-glace », martèle-t-il. Mais notre inventeur qui se définit comme « techno-sociologue » va plus loin : « grâce à cet environnement on est en train de révolutionner l'art du flirt ».Il y voit deux raisons. D'une part, il y a l'excitation d'être filmé et d'avoir ainsi son quart d'heure de gloire ; d'où une désinhibition certaine. D'autre part, personne ne doit d'emblée s'exposer à un face à face qui risque de se solder par un cuisant rejet. Une considération d'importance à Manhattan où tout le monde rêve d'être irrésistible.

Le business de la drague
La foi de Leo dans les nouvelles technologies n'est pas purement altruiste. Après avoir cédé, en 1999, son entreprise de technologies de pointe au groupe Razorfish, il a décidé de s'associer à Kevin Centanni et Robert Stratton, deux pointures du multimédia, pour lancer le Remote Lounge. L'entreprise a demandé près de 18 mois de travail au trio avant d'ouvrir à la mi-octobre 2001. En combinant divertissement et nouvelles technologies, les trois compères se sont habilement positionnés sur le marché du date (rencontre amoureuse) dans une ville qui compte près de 5 millions de célibataires sur 8 millions d'habitants ; soit trois New-Yorkais adultes sur cinq.

Le succès aidant, Fernekes compte bien prendre une franchise internationale pour créer un réseau de bars interactifs de ce type à travers le monde.

Son but est de parvenir à mettre en contact une personne d'un bar de New York avec son homologue de Tokyo, Paris ou Londres. «Alors nous accoucherons réellement du Futur. Jusqu'à présent je dirais que nous sommes juste en période de simulation», ajoute-t-il. Visionnaire ou mégalomane, l'Histoire le dira.

Kaylie Jones

écrivain

Au nom du père

Kaylie Jones parle couramment deux langues étrangères : le français et le russe.
Elle a grandi à Paris et vit actuellement à New York.
Romancière, ses oeuvres lui ont apporté une notoriété internationale. Néanmoins, elle se voue avec passion et abnégation à l'enseignement de la poésie et de la fiction.
Mieux, elle se frotte désormais en tandem à l'écriture cinématographique avec son époux, l'écrivain Kevin Heisler.
Il y a décidément un goût certain de la dualité chez Madame Jones même si elle ne possède qu'un chien et revendique la présence de trois ordinateurs à son domicile new-yorkais.
C'est d'ailleurs là, qu'à quelques centaines de mètres de l'East River, elle se consacre à la mise en forme de deux scénarios pour le cinéma.

Partition à quatre mains
Le couple se répartit le labeur suivant un plan défini en commun. Chacun apporte ensuite des corrections au texte de son partenaire.
Evidemment cela nécessite quelques aménagements : « Si on reste à deux dans la même pièce, on divorce », s'exclame joyeusement Kaylie Jones.
Avec les réserves d'usage, elle révèle qu'il s'agit de deux adaptations : l'une tirée d'un roman colonial, l'autre basée sur le mythe celte du légendaire roi Arthur. L'ensemble de ce travail est destiné au réalisateur Terence Malik, un proche.
Et pour cause, le dernier chef d'œuvre de Malik, La ligne rouge (1998), a été adapté du roman Mourir ou crever de James Jones, le père de Kaylie.
« Normalement l'écriture cinématographique est très technique. C'est un jeu de construction. On ne prend pas en compte l'aspect émotionnel et sensible. Mais avec Malik c'est différent, confesse Madame Jones. »

Retour au père
Travailler pour le cinéma est une histoire de famille chez les Jones. Déjà James, le père, avait collaboré au script Du jour le plus long (1962) en qualité de vétéran. Une expérience amère. Sa fille se souvient qu'il s'était insurgé contre cette glorification hollywoodienne de la guerre en lançant aux producteurs : « Qu'est-ce que vous pensez, que c'était un putain de pique-nique ?! ».
Le passé du paternel, soldat-écrivain engagé dans le Pacifique en 1945, a inspiré à Kaylie le titre de son célèbre roman La fille d'un soldat ne pleure jamais.
« C'était une boutade que l'on se faisait souvent entre nous », rappelle-t-elle.
Par un curieux hasard ce livre devait être porté à l'écran par James Ivory l'année où sortait La ligne rouge de Malik.

L'écriture en héritage
Kaylie Jones assume parfaitement sa filiation. Cette année encore, elle anime le jury de la « Bourse James Jones du premier roman » remise par l'université Wilkes de Pennsylvanie.
Comme l'a souligné le New York Times, Kaylie Jones est un des rares enfants d'écrivains américains de sa génération qui soit parvenu à se faire un nom en littérature.
Parce que ses fictions flirtent avec l'autobiographie, il était inévitable que de son dernier roman, Céleste et la chambre close, se déroule à New York, sa seconde ville d'adoption. « Mes livres suivent mon évolution en âge », confirme-t-elle.
Pourtant une question centrale ressurgit toujours : comment trouver la bonne distance aux autres. Une problématique universelle qu'aborde avec brio l'ancienne expatriée réfugiée dans l'immense

laboratoire humain new-yorkais.

Une ville où elle dit sortir peu au quotidien tant les journées sont épuisantes. « Ici les gens passent leur temps à se décommander », remarque-t-elle avec une pointe d'ironie. Puis reprend : « Finalement, New York est la ville la plus provinciale du monde parce que New York pense être le centre du monde ».

Abdoulaye Salif

chauffeur de taxi

Abdoulaye Salif est un peul du nord du Sénégal. Il vient d'un monde rural et semi-nomade. Depuis huit ans, il exerce le métier de chauffeur de taxi à New York.

Quelle est la vie d'un chauffeur de taxi à New York ?
Conduire vraiment c'est dur. Mais il n'y a pas autant de risques dans les Yellow Cab [taxis jaunes] que dans les autres taxis qui roulent à l'extérieur de Manhattan.

C'est facile de se repérer ?
C'est vraiment facile, même pour un débutant.

Comment marchent les affaires ?
Je m'en sors facilement, j'ai pas de problèmes. Je me contente de ce que je gagne.

Le plus difficile au départ avec les Américains…
C'est la langue, la communication. Parce que ici, il n'y a pas une autre langue que l'Anglais. Si tu leur demandes vous comprenez le français, ils te regardent comme quelque chose d'étrange.

Le plus facile…
Les Américains ont l'habitude de donner des tips au chauffeur ; c'est-à-dire des cadeaux. Si la course est de 5 dollars tu en donnes six ; un dollar cadeau.

Comment s'organise le travail ?
Les taxis qu'on loue roulent 24 heures sur 24 heures, non stop. Je travaille douze heures de temps, mon partenaire travaille douze heures de temps. Je commence à cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Et il prend de cinq heures du soir à cinq heures du matin. Ça ne fait que continuer comme ça.

L'histoire la plus folle qui vous est arrivé en faisant le taxi ?
Une fois j'ai eu un client qui a refusé de me payer. J'ai dit ça ne fait rien, ça fait partie du travail. Je me plains pas, je me bats pas à cause de cinq ou dix dollars. Ce que le bon Dieu me donne, je m'en contente.

C'était une personne dangereuse…
Non, c'était des crackers ; c'est un moyen de vivre. Des gens qui trichent, des chômeurs qui sont sur la route et j'ai pas pu faire la différence.
A New York, on accusent toujours les cabs drivers, c'est-à-dire les taximans, d'être trop racistes parce qu'ils choisissent trop les clients. Il faut faire très attention à ta vie. En voyant quelqu'un tu peux distinguer que cette personne à des good manners (bonnes manières). C'est quelqu'un qui n'est pas un voyou.
A New York, on est accusé d'être trop raciste à cause de la couleur : Noir, Spanish, Juif. Même entre les Noirs, il y a du racisme.

Vous travaillez surtout à Manhattan ?
Nous allons partout. Les Yellow Cab peuvent aller n'importe où. Mais nous voulons seulement travailler à Manhattan. Parce qu'à Manhattan tu fais plus d'argent. En sortant de Manhattan, tu es confronté aux embouteillages et ça ne t'arrange pas. Plus la voiture va vite, plus le compteur marque et en une minute tu peux te faire au moins 5 dollars.

La location de la voiture est chère ?
La location par jour est plus chère. Tu peux payer, 109, 110 ou 115 dollars ça varie avec l'année de la voiture. Tu peux payer pour cinq jours, c'est moins cher. Mais il faut avancer l'argent. Pour cette voiture, nous payons 950 dollars par semaine.

Et les réparations ?
C'est toujours la compagnie de location. Ce sont eux qui ont la charge de la voiture ; même quand tu as un accident et que tu es en tort.

Que pensez-vous des gipsy cabs (les taxis sans licence) ?
Il y a beaucoup d'Africains qui les conduisent. Beaucoup de Guinéens, de Maliens. Leur problème c'est que si la voiture tombe en panne, c'est de leur poche.
Ils sont déclarés à la TLC [Taxi Limousine Commission], mais ils ne peuvent pas prendre les clients en dessous de la 110ème rue. Ils peuvent prendre des clients en dehors de Manhattan pour les y amener mais pas l'inverse. Sinon ils ont une amende.

Ils n'ont pas de compteur à l'intérieur.
Non, le taximan connaît déjà la distance donc il va donner son prix. Il faut négocier avant de démarrer.

On dit que les chauffeurs de taxis sont dangereux au volant.
Ils ne sont pas dangereux, il faut qu'ils aillent vite. Ils cherchent à gagner du temps dans le trafic.

Combien de jours de repos ?
Moi je ne conduis pas généralement le mardi. Je reste à la maison. J'appelle ma famille au Sénégal avec ma carte téléphonique. Je prends des nouvelles de ma femme et de ma mère. J'ai un garçon que je n'ai pas encore vu.

Que faites-vous quand vous ne travaillez pas.
Moi je ne pars nulle part. Je ne fais que travailler et puis dormir. Travailler et puis dormir.
Comme ils disent ici « Time is money ». C'est-à-dire, ici c'est comme de l'esclavage. Si tu travailles pas tu t'en sors pas. Il faut travailler dur plus que les heures. Il faut travailler comme un robot.

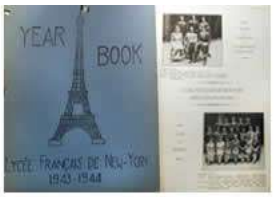
De retour au pays que ferez-vous ?
Dieu seul le sait.
Vous avez dit 95ème rue, ok on est arrivé.

24 heures

7:00 Rush hour à Grand central Terminal

C'est l'heure de pointe. Jusqu'à neuf heures, les trains en provenance des banlieues du Westchester County et du Connecticut vont déverser un flot continu de commuters (passagers en transit).
La routine pour Bruce, cheminot depuis plus de dix ans. « Il y a des dizaines de milliers de personnes qui déboulent tous les jours ici », s'exclame le colosse en souriant.
Le pas rapide et décidé, l'armée de « cols blancs » traverse l'immense hall de marbre, haut de 38 mètres, pour gagner les bureaux de Manhattan. Une journée trépidante commence.
Grand Central Station, à l'angle de Park Avenue et de la 42ème rue

8:00 « Do you speak French ? »



Début des cours pour Henri, Raphaël et Sophie, élèves de sixième au Lycée Français. Application et uniformes sont de rigueur pour recevoir un enseignement qui marie le cartésianisme français et le pragmatisme anglo-saxon.
Comme la plupart de leurs camarades, ils sont quasiment bilingues français-anglais. C'est un des musts de l'établissement dans lequel se côtoient plus de 50 nationalités des classes primaires jusqu'au Bac.
Lycée Français de New York, 9 Est 72ème rue

9:00 Temps de chien pour une promenade

Zoé, Luisa, Sam, Madison et Buddy sont de sortie. Tout rutilant après leur tour à Central Park, ils font une pause réglementaire. C'est Leandro qui les accompagne. Leandro est Brésilien. Il a 24 ans. Il dit fièrement connaître tous les noms de baptême de ses pensionnaires : first name (prénom), middle name (nom intermédiaire) et family name (nom de famille) inclus. Il dit qu'il a le droit de promener huit chiens au maximum. Mais il ne dit pas si le ramassage des crottes est compris dans le forfait.
5ème avenue, entre la 86ème et la 87ème rue

10:00 L'épicier japonais travaille en ligne

Au téléphone, par fax et par courrier électronique, les commandes affluent à l'épicerie Katagari. Kaz contrôle les listes et empaquette boissons et plats préparés que vient emporter le coursier. « A partir de 25 dollars d'achats vous pouvez vous faire livrer n'importe où dans Manhattan », explique-t-il. Il vous en coûtera cinq dollars de transport. « Pour 50 dollars d'achats et plus, c'est gratuit », précise-t-il. Les clients apprécient le service et la fraîcheur des produits qui arrivent directement de la criée de Fulton Market. Et on peut faire aussi ses courses et manger sur place.
Katagari, 224 Est 59ème rue

11:00 Brunch au West End

« What's the Buzz ? » Des étudiants attablés s'échangent les dernières rumeurs de la ville. Situé à un bloc de la prestigieuse Columbia University, l'endroit est prisé pour son confort et sa bière bon marché. Dans ce décor qui a vu naître la Beat Generation, une formation de jazz joue… en fermant les yeux on pourrait presque sentir les fantômes de Kerouac, Ginsberg et Burroughs. Frissons garantis.
The West End, 2911 Broadway – près de la 114 ème rue

12:30 Parking De Luxe

Totem avant-gardiste dédié au dieu automobile ? Non. Cette cathédrale de poutrelles métalliques, ce reliquaire à cylindrées est un parking en étage.
Parce que les terrains sont chers et parce que la voiture est un luxe à Manhattan, il en coûte de 5 à 25 dollars, selon la durée, pour parquer une voiture en plein air et en journée. A ce prix là, un voiturier vient tout de même s'occuper des manœuvres.
A l'angle de la 9 ème avenue et de la 52 ème rue

13:00 Des affaires à faire

La librairie Strand a le plus grand choix de livres d'occasion de la côte Est. Rien de tel qu'une petite flânerie dans ses treize kilomètres de rayons pour étancher sa soif de lecture.
Et pour satisfaire la passion des bibliophiles et autres lecteurs plus pointus, il y a aussi un département de livres de collection et d'éditions rares.
Attention comme eux vous risquez de faire la queue, c'est la rançon du succès.
Strand Book Store, magasin principal, 828 Broadway à l'angle de la 12 ème rue

13:30 Le petit marchand de Bagels et de « chiens chauds »

Ali a 27 ans ; il est égyptien. Il habite le Queens et travaille à Manhattan. Derrière sa carriole en aluminium, à l'abri d'un petit parasol jaune et rouge, il vend des bretzels, des hot dogs et surtout des bagels. Sucré ou salé le bagel est l'aliment de base du New-Yorkais. Le petit pain en couronne, dense et moelleux, venu d'Europe centrale n'est sérieusement concurrencé que par la saucisse fumante et emmitouflée du hot dog – une invention locale.
Une mélodie orientale monte du radio radiocassette d'Ali. Pas de quoi émouvoir le chaland new-yorkais toujours impatient de satisfaire immédiatement son féroce appétit.
A l'angle de la 76 ème rue et de la 5ème avenue

14:00 Parades multicolores

Le Marching Band est à la parade ce que le Melting Pot est à New York. Toute l'année, ces fanfares défilent en l'honneur des communautés ethniques, nationales ou confessionnelles. Leur style, leur son typiquement américains sont le ciment de la ville cosmopolite.
Broadway et 5ème avenue

15:00 Issue de secours pour rêve américain

Les arrivées de courses se succèdent sur un rythme frénétique. Les cris fusent de toutes parts, les regards sont fiévreux. Chacun s'en remet à sa martingale, à ses intuitions ou à ses tuyaux… souvent percés, hélas. Dans ce monde de Gamblers (parieurs) les femmes sont quasi invisibles. Après les courses hippiques, les « accros » iront parier chez d'autres bookmakers sur à peu près tout et n'importe quoi : sports, combats, météo pourquoi pas. Il faut bien continuer à rêver en attendant le grand jour.
Off Tracks Betting, 42 Ouest 48 ème Street

16:00 Attention le spectacle va commencer !

Au cœur du district de Times Square, Broadway est la mecque du Music hall et des spectacles vivants. Souvent complets à l'avance, les grands spectacles de renommée mondiale ne désemplissent pas.
Les spectateurs se pressent maintenant aux portes, ça va commencer. Certains ont dû braver la pluie et les intempéries de longues heures aux guichets du TKTS pour se procurer des places à tarifs réduits (de 25% à 50% moins chères), pour le jour même.
TKTS, sur Broadway à hauteur de la 47 ème rue

17:00 Break Dance en sous-sol

Pete et ses copains ont entre 7 et 16 ans. Ils sont venus du South Bronx pour une session de smurf bien enlevée ; un pur condensé de l'énergie new-yorkaise. Dans cette station de métro très passante, ils comptent « breaker » une poignée d'heures si la recette est bonne. A l'école de la rue l'esprit d'entreprise vient tôt.
Prince Street Station

19:30 Katz's, le delicatessen des Grands de ce monde

Une pléiade de stars et de présidents américains sont venus apprécier la qualité des produits de ce lieu à mi-chemin entre cafétéria et épicerie fine. Pastrami, corned beef, saucisses de Francfort, knockwurst, knishes… tout est intégralement préparé et travaillé sur place, à la main.
Etabli depuis 1888, Katz's se targue d'être le plus ancien traiteur de la ville et l'un des derniers à proposer une nourriture artisanale juive d'Europe de l'Est « faite maison ».
Une popularité qu'il a aussi acquise grâce à son fameux slogan patriotique : « salami for the army » - (pour la rime on traduira « du pâté pour l'armée »).
205 Houston Street, à l'angle de Ludlow Street

20:30 En route pour une course en vélo-taxi

Juché sur son rickshaw, Kevin O'Neill hèle le client : « Taxi ! Taxi ! Taxi ! Venez c'est confortable ! » Voilà deux ans qu'il conduit à la force du jarret ses clients. « Je couvre tout Manhattan et j'ai 59 ans» dit-il avec fierté. Sa machine a certes 21 vitesses mais de toute la flotte des cyclo-cab c'est certainement un vétéran.
A l'angle de la 52ème rue et de Broadway

21:00 Le charme cosy du concept-hôtel

Tout a été pensé pour être convivial, chaleureux et spacieux. Dans l'ambiance feutrée d'un vieux club à l'anglaise, certains partagent un verre entre amis et prolongent le plaisir autour d'une partie de billard. D'autres préfèrent s'offrir un instant de lecture dans un fauteuil profond près du feu de cheminée ou se lancer dans une partie de jeu en ligne sur un ordinateur très design.
Pas de sélection à l'entrée, luxe et raffinement à la portée de tous.
Hudson Hotel, 356 Ouest 58ème rue

22:00 La nuit tous les Cheng sont gris

Ce soir, c'est Deandra qui met les clients dans le bain. Restaurant-bar-karaoké, le Lucky Cheng's cultive le mélange des genres à l'image de ses serveuses vedettes. Et quand les créatures aguicheuses prennent à parti les convives pour une saynète débridée, les préjugés de sexe, de race et d'âge s'évanouissent…
Lucky Cheng's, 24 1ère Avenue

23:00 Hawaï sur Hudson

On quitte le Lucky Cheng's par un couloir dérobé pour déboucher au cœur d'une paillote hawaïenne noyée dans un décor luxuriant. Fontaine, cocotiers, régimes de bananes en suspension et colliers de fleurs tout est en toc, sauf Gigi, l'ara blanc. Dans ce temple du kitsch inauguré par Down Ho, le Elvis hawaïen, on sert des filets de opah, un poisson des îles pacifiques spécialement acheminé sous vide par colis express.
Waikiki Wally's, 101 Est 2 ème rue

00:00 Autour de minuit

Hébétude ou extase ? Il faut croire que l'orchestre swinguait méchamment…
The Village Vanguard, 178 Sud 7ème avenue

01:00 Macadam cow-boy

L'officier Benitez fait équipe avec Bejay (on prononce « Bidgé ») un hongre de quatre ans. « Bejay est un Quarter Horse. C'est un cheval de travail de l'Ouest. Il est docile et posé », explique son cavalier le temps d'une halte. Cette nuit, ils patrouillent dans les rues de Times Square. « La surveillance est plus facile. Comme on domine le trafic routier, on est vu et on voit plus facilement. C'est dissuasif et ça nous permet d'intervenir plus vite », poursuit Benitez. Ils sont environ 75 couples à sillonner ainsi les artères de Manhattan.
8ème Avenue, entre la 46 ème rue et la 47 ème rue

02:00 Extérieur nuit : «The French Corner»

Pas d'erreur, c'est bien la rue du commerce. Il suffit de lever le nez pour voir la plaque. Dans le prolongement du mur de gauche on lit : « Défense d'afficher sur les murs ». Une épicerie-crèmerie rétro avec sa boîte aux lettres jaune fait l'angle. Elle est suivie d'un bureau de tabac et d'un café charbon.
Avis aux noctambules, ces répliques à l'identique de devantures de boutiques françaises abritent un restaurant et un bar de nuit. Une invite à traverser la nuit dans ce bloc du Lower East Side.
Rue du commerce, 172 Orchard street à l'angle de Stanton street

03:00 Les orchidées de Mister Kim

Au l'angle de la rue, sous l'éclairage de puissants néons, une étrange portion de jungle urbaine fait planer un parfum de mystère. Terry Kim veille sur ce massif végétal multicolore à la présence presque irréelle.
Le fleuriste coréen a une botte secrète pour avoir toute l'année et 24 heures sur 24 des fleurs d'une fraîcheur et d'un éclat irréprochables. Orchidées, roses, tulipes et oeillets arrivent tout droit de Floride par camions réfrigérés. Peu importe que ce ne soit pas très glamour pourvu que ça fleure bon le business.
Green Emporium, 791 Ouest 8ème avenue

04:00 Romance ?

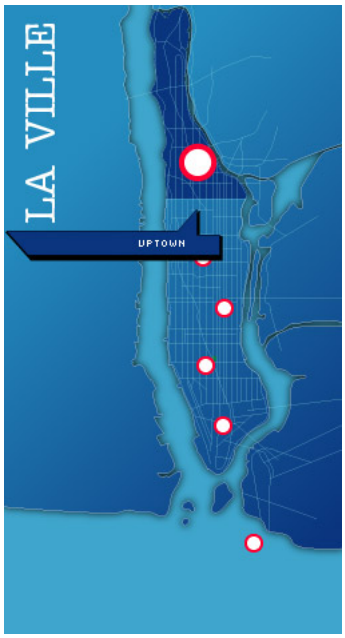
I want to wake up in the city that never sleeps
To find I'm king of the hill, top of the heap...
...It's up to you, New York, New York
(Je veux m'éveiller dans la ville qui ne dort jamais
Devenu roi de la montagne, au sommet de la multitude…
...A toi de voir, New York, New York)
(Extrait de la chanson « New York New York » - Ebb & Kander)
6 ème rue, entre B et C

05:00 No Romance

Minuscule au pied des tours impassibles du district Times Square, un « grand brûlé » de la vie fait la manche en claironnant quelques vieux standards.
« Si j'arrêtais de souffler, je ferais plus rien… même plus mon âge », sanglote la trompette éraillée de l'inconnu.
Le spectacle continue jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au bout de l'errance.
A l'angle de la 7ème Avenue et de la 47 ème rue

Visite virtuelle

Uptown : Le territoire des 'minorités visibles'



Uptown désigne « les quartiers résidentiels » par opposition à Downtown qui est « le centre ville ».
A Manhattan, l'Uptown débute au nord de Central Park. La zone s'étend sur les quartiers d'Harlem, East Harlem, Washington Heights, Inwood et pointe en direction du South Bronx.
C'est une partition géographique qui s'est imposée avec l'essor du métro souterrain, fin XIXème siècle. Les promoteurs immobiliers d'alors avaient décidé de faire d'Harlem et de ses environs une vaste zone résidentielle. Trop ambitieux, le projet a finalement drainé une population modeste. Avec la crise de 1929 et la ségrégation raciale, les Afro-Américains s'y sont concentrés tandis que les résidants irlandais et juifs vidaient les lieux.
Ces départs ont été progressivement remplacés par l'installation de portoricains et de cubains. Les barrios latinos (quartiers latinos) de Spanish Harlem et de Washington Heights sont nés de ce chassé-croisé.
Depuis, de nouveaux habitants en provenance d'Amérique du sud, des Caraïbes et d'Afrique noire ont continué de s'établir dans Uptown Manhattan.
La démographie de ces quartiers, très majoritairement afro-américains et hispaniques, résulte de l'esprit communautaire marqué dans cette ville d'immigrants et d'une ségrégation qui s'est maintenue en fait sinon en droit.
De nos jours, la pauvreté est manifeste par endroits et le nombre de chômeurs demeure plus élevé que dans le reste de la ville. Mais au-delà de ces dures réalités, il existe une effervescence culturelle, un dynamisme social et des atmosphères tout à fait uniques.

La seconde renaissance d’Harlem

Le barrio latino de Washington Heights

Les trésors cachés des Cloisters

La seconde renaissance d'Harlem

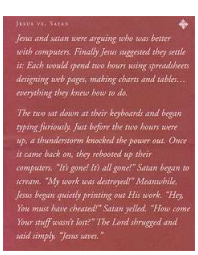
Réunion dominicale de la bourgeoisie noire à l'Abyssinian Baptist Church, au cœur de Harlem. Les élites de la « capitale de l'Amérique noire » aspirent à une renaissance de leur communauté semblable à la période florissante des années 20. Naguère, Harlem n'était qu'une zone gangrenée par les trafics de drogues et d'armes à feu, où vivait une population sans espoir.
Depuis le milieu des années 90, les investisseurs, les promoteurs et les artistes à la recherche d'espace ont jeté leur dévolu sur le quartier. Les propriétaires de l'enseigne « The Body Shop », deux anciens hippies devenus millionnaires, ont ouverts la voie en s'installant sur la mythique 125ème rue. Walt Disney, Gap, Sony et Starbucks, la fameuse chaîne de cafés, leur ont emboîté le pas. Le basketteur Magic Johnson y a ouvert un cinéma multiplexe et l'ex-président Bill Clinton y a installé ses bureaux. Des Blancs avisés et peu paranoïaques ont même acquis de superbes Brownstones (hôtels particuliers de couleur brunâtre) à des prix défiant toute concurrence.

Les femmes sont venues chapotées, et les hommes sont tirés à quatre épingles dans des costumes sombres.
Stratégiquement postées dans les rangées, une escouade de demoiselles d'honneur tout de blanc vêtues et gantées veillent à ce que l'office soit impeccable.
Sitôt que le chœur de l'Abyssinian Church se met à vibrer l'émotion monte d'un cran. Et lorsque l'assemblée des fidèles reprend à l'unisson, un grand frisson de ferveur parcourt la salle.

Le pasteur Calvin O'Butts est un défenseur réputé de la communauté afro-américaine de New York. Il vient de céder la parole à son invité de marque, le célèbre acteur et humoriste Bill Cosby.
La star du petit écran entame un monologue qui stigmatise la passivité de la communauté noire : « Qui veut encore entendre que tous ces malheurs nous arrivent parce que personne ne fait rien …Nos enfants n'ont pas mérité ça. ». Et pendant plus d'une heure, il tient l'auditoire en haleine. Tour à tour, il dénonce, il amuse, il ironise. Tout y passe le fléau de la drogue, la démission des parents face aux enfants, la violence à l'école, le cynisme des politiques. Engagé de longue date dans le combat pour l'éducation, l'homme dont le fils unique a été assassiné achève son oraison « … nos enfants n'ont pas mérité ça, ils sont notre futur».

Quand Jésus affronte Satan face à un ordinateur.
“JESUS VS. SATAN
Jésus et Satan débattaient un jour sur leur maîtrise respective de l'outil informatique. Jésus suggéra de régler le différend de la manière suivante : chacun d'eux aurait deux heures pour créer le design de pages web, utiliser des tableurs et faire des graphiques… toutes choses dont ils étaient coutumiers.
Tous deux s'assirent devant leur clavier et commencèrent à taper avec acharnement. Juste avant la fin des deux heures fatidiques un orage fit sauter le courant électrique. Une fois celui-ci revenu, ils remirent en marche les ordinateurs. Satan se mit alors à hurler« Tout a disparu, tout ! ». Au même moment Jésus lança tranquillement une impression de son travail. « Tu as sûrement triché » s'écria Satan « Comment est-il possible que tu n'aies pas perdu ton boulot ?
Le Seigneur dit alors simplement dans un haussement d'épaules : « Jésus est le Sauveur»*

(*jeu sur le double sens du verbe save qui signifie à la fois sauver et sauvegarder)


Jesus vs. Satan
Jesus and satan were arguing who was better with computers. Finally Jesus suggested they settle it: Each would spend two hours using spreadsheets designing web pages, making charts and tables… everything they knew how to do.
The two sat down at their keyboards and began typing furiously. Just before the two hours were up, a thunderstorm knocked the power out. Once it came back on, they rebooted up their computers. "It's gone! It's all gone!" Satan began to scream. "My work was destroyed!" Meanwhile, Jesus began quietly printing out His work. "Hey, You must have cheated!" Satan yelled. "How come Your stuff wasn't lost?" The Lord shrugged and said simply, "Jesus saves."

Le barrio latino de Washington Heights

Le nom officiel, Washington Heights, vient du fort que le premier président des Etats-Unis fit bâtir sur les hauteurs, non loin du point culminant de Manhattan.
Dans les années 90, des milliers de Dominicains ont afflué dans ce quartier situé au-delà d'Harlem, en remontant vers le nord.
Les petits commerces fleurissent au pied des grands immeubles d'habitations. Par l' embrasure des portes la musique omniprésente inonde les rues. L'ambiance est extravertie. Panneaux, affiches et enseignes sont en espagnol. Et on compte plus en pesos qu'en dollars.

Le barrio latino

Le défilé hispanique en images

Le barrio latino de Washington Heights

Luis Cahvijas assiste au traditionnel défilé hispanique.
Il a 74 ans et vit dans la 168ème rue à Washington Heights. Pour cet ancien marchand de glaces débarqué de Cuba à l'âge de 25 ans, l'Hispanic Day (la fête des Hispaniques) est un jour de grande fierté. Il est venu assisté à la parade sur sa drôle de bicyclette baroque qu'il bricole depuis qu'il est à la retraite.
Un hobby très en vogue chez les vieux latinos.

On vit beaucoup la nuit dans la petite « république dominicaine ». Et la population est jeune. Toutes les conditions sont remplies pour que la boutique du disquaire marche bien.

Le café-restaurant est cubain mais on y sert tous les classiques de la cuisine hispanique. Accommodés d'une excellente Negra Modelo, une bière mexicaine, tous ces mets sont fameux.

Le défilé hispanique en images

Les trésors cachés des Cloisters

Nichée dans un écrin de verdure, une étrange silhouette médiévale surplombe l'Hudson River. La bâtisse sortie du temps est appelée Cloisters (les cloîtres). Elle est formée d'éléments de cinq monastères français qui ont été remontés pierre par pierre, en 1938. Une toquade du roi du pétrole, John D. Rockfeller, qui souhaitait abriter son imposante collection d'art médiéval. Un trésor qui a pour joyau les célèbres Tapisseries de la Licorne (Bruxelles 1500).
Il est bon de savoir que le billet d'entrée donne également accès le jour même au Metropolitan Museum, sur la 5ème avenue.

Les trésors cachés des Cloisters

Le cloître de Cuxa en 360°

La Chapelle gothique en 360°

Les trésors cachés des Cloisters

Dans la chapelle gothique reposent des gisants dont celui du Chevalier Jean d'Alluye, un croisé qui fonda une abbaye en France.

La déambulation dans ces lieux de retraite coupés du vacarme de la mégalopole est un enchantement. Des jardins propices à la méditation agrémentent le parcours.

Cloisters, le cloître de Cuxa

Cloisters, la salle gothique

Central Park, le poumon de Manhattan

Le vaste parc rectangulaire de 340 hectares situé au centre de Manhattan est un havre de verdure au cœur d'un océan d'immeubles et de tours.
Il a fallu apporter des millions de mètres cubes de terre et planter près de 500 000 arbres et arbustes pour façonner le site primitif - marécageux et accidenté - en paysage pastoral et romantique « à l'anglaise ».
Des lacs, des prairies, des fontaines et une trentaine de ponts sont venus compléter l'ensemble, conformément aux plans des architectes Law Olmsted et Vaux.
Et pour préserver un effet de continuité de l'espace, les quatre axes routiers transversaux ont été creusés à 2,50 mètres de la surface du sol.
Au final, seize années de travaux d'aménagement auront été nécessaires pour que cette aire de récréation et de détente « ouverte à tous » voit le jour en 1873.
Depuis, Central Park est plébiscité par les New-Yorkais de toutes conditions. Le parc accueille de nos jours plus de vingt millions de personnes par an.
Avec le développement de la société de loisirs, il est devenu au fil des ans le lieu de prédilection d'une faune urbaine haute en couleurs. Musiciens, danseurs, saltimbanques, cyclistes, adeptes du roller-blade (patin en ligne), drug-dealers (marchands de drogues), coureurs à pied, cavaliers ou naturalistes s'y côtoient avec leurs codes et leurs rituels au milieu des simples promeneurs.

Sheep Meadow : le bonheur est dans le pré

Quart d'heure romantique autour de la terrasse Bethesda

Des corps en liberté

Le manège enchanté du Carrousel

Sheep Meadow : le bonheur est dans le pré

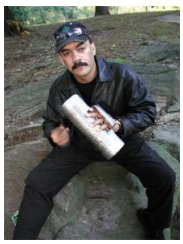
Sitôt que le soleil perce, la vaste pelouse verdoyante de Sheep Meadow (le pré aux moutons) se couvre de citadins hâtivement sortis de leurs immeubles climatisés. Certains pique-niquent, lisent ou lézardent pour parfaire leur bronzage. D'autres, plus actifs, font du cerf-volant, jonglent ou jouent au frisbee.
Jusque dans les années 70 des milliers de personnes se rassemblaient régulièrement à cet endroit à l'occasion de concerts géants en plein air. On y a même rediffusé sur grand écran les premiers pas de l'Homme sur la Lune, le 20 juillet 1969.
Depuis 1981, ces manifestations de masse se déroulent sur des aires proches plus adaptées afin de préserver la qualité du site et le confort des amoureux du farniente.

Le bonheur est dans le pré

Sheep Meadow à 360°

Le bonheur est dans le pré

Une herbe toujours verte. Pour qu'il fasse toujours bon s'ébattre à Sheep Meadow les grands moyens ont été employés.
Le premier programme de restauration du parc a été lancé sur ce site en 1981. Il a permis d'engazonner une nouvelle fois la prairie. Et depuis avril 2001, un système sophistiqué d'irrigation comprenant 300 jets d'arrosage est opérationnel.



Terre d'asile. Seul au monde sur son rocher, il joue pour un auditoire invisible.
Le Parc est aussi le lieu d'élection des recalés du système. Une cour des miracles pour marginaux en tous genres avec ses doux dingues et ses mauvais sujets…

Central Park depuis Sheepmeadow

Quart d'heure romantique autour de la terrasse Bethesda

Au cœur du parc, la terrasse de Bethesda surplombe le Lac où glissent barques et gondoles. Une fontaine coiffée d'un ange agrémente la beauté du site.
En fin de semaine, on se retrouve sur l'esplanade pour danser la salsa, le calypso ou la béguine au son des congas et des cuivres des orchestres latinos et caribéens.

On pose beaucoup dans ce cadre éminemment romantique.

Tandis que la limousine de location attend quelque part sur la cinquième avenue, les mariés passent à la postérité en petit comité. Normal, au-delà de 20 personnes une autorisation spéciale est requise.

Des corps en liberté

Le parc est le sanctuaire des fondus de sport. Vélo, course à pied, basket, se pratiquent tôt le matin ou après le boulot en semaine. On se ressource aussi en faisant du taï chi, du yoga ou de la pêche à la ligne. D'autres s'adonnent à l'escalade, à la natation ou au patin à glace, selon la saison.
Et puis il y a de multiples terrains de jeux pour le softball (la version grand public du base-ball), le tennis, l'équitation, le bowling sur gazon etc.

Rollermania ...

... course à pied ...

... et massages chinois

Rollermania…

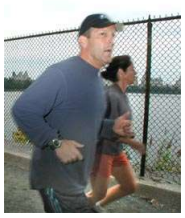
Rollermania…Seuls ou en couples, ils patinent des heures en enchaînant les chorégraphies au gré des musiques électro-acoustiques mixées par les DJ's.
Sur l'anneau de la piste, la ronde devient hypnotique pour les spectateurs.

Au centre les plus acharnés entrent dans un état de transe comme des derviches à roulettes.

Les jours fastes, quand les vibrations électrisent l'air, il y a une libération d'énergie qui en devient presque palpable. Plus qu'un simple loisir pour ces mordus, la danse en patins reflète un style de vie et un état d'esprit.

… course à pied …

Le dimanche, tout le monde se retrouve pour courir ou marcher autour du Réservoir – rebaptisé Jacky Kennedy. Attention le parcours se fait counterclockwise, c'est-à-dire dans le sens opposé aux aiguilles d'une montre



Tout le monde a pu voir une portion des 2,5 km de pistes grillagées du Réservoir au cinéma.
Depuis 1908 on recense 170 films qui ont une scène dans Central Park. Souvent l'action se déroule au bord du Réservoir.

L'arrivée du Marathon de New York se court traditionnellement dans Central Park.

… et massages chinois

Rien de tel que de passer un bon quart d'heure entre ces mains expertes pour évacuer le stress de la journée.

Le manège enchanté du Carrousel

Les chevaux de bois du Carrousel sont l'attraction préférée des enfants… et des plus grands. Sous les lampions, les mines sont radieuses. La musique de l'orgue de barbarie et les décors peints ajoutent à la féerie.
Aux beaux jours des goûters entre amis s'organisent aux abords. On se déguise pour fêter les anniversaires. Et quand la file d'attente s'étire en longueur, on patiente en mangeant des friandises ou du pop-corn vendus par les petits marchands ambulants.

Après, on ira faire un tour au zoo voir la ferme des animaux domestiques, les ours polaires et les plongeons du lion de mer dans son bassin.

Le manège, construit en 1908 à Brooklyn par la société Stein & Goldstein, sommeillait dans un vieil entrepôt de Coney Island. On lui a donné une seconde jeunesse après l'incendie des précédents chevaux de bois.

Midtown

Opulence, luxe et démesure se concentrent dans la partie centrale de Manhattan. Les magasins sont immenses et les gratte-ciel de la ville haute se toisent avec arrogance. Dans ce secteur où tout change d'échelle, les perspectives des rues se transforment en véritables canyons urbains. Tantôt extravertie, tantôt sobre et sophistiquée, l'architecture fait montre d'une créativité étourdissante. D'une verticalité à se scier le cou.
Les interminables artères commerçantes ne désemplissent pas. La très huppée 5ème avenue est le temple des commerces chics et chers.
Dans la rue, la vie est trépidante. Des grappes humaines s'agrègent à l'angle des carrefours, cédant momentanément le passage aux cohortes de taxis jaunes. Le ballet incessant est ponctué par le concert des sirènes de police et de pompiers qui s'élèvent de loin en loin et semblent se répercuter jusqu'à l'autre bout de la ville.

Ville haute

Times Square : le jour et la nuit

Le Guggenheim

Woody au Carlyle

Ville haute

Les images de la forêt de gratte-ciel de Midtown ont fait le tour du monde. Elles véhiculent les symboles de la réussite et de la prospérité des tycoons (magnats) new-yorkais.
Contrairement aux apparences, les grandes tours - plus de 21 étages - ne couvrent que 8 % de la superficie de Manhattan.

La tour Chrysler est une splendide construction de style Arts déco de 1930. Le constructeur automobile, Walter P. Chrysler, se l'offrit pour affirmer la domination de son groupe.
Haute de 343 mètres, elle devint un temps l'édifice le plus haut du monde, détrônant la tour Eiffel de quelques petits mètres.

La tour doit son aspect étincelant à sa toiture d'acier et à sa flèche entièrement décorées de reproductions à grande échelle de pièces automobiles de la marque.

L'immeuble de verre de l'Organisation des Nations-Unies (ONU) construit par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer domine l'East River du haut de ses 38 étages.

Le siège de l'ONU qui ne répond plus aux normes de sécurité en vigueur doit être rénové à partir d'octobre 2004.
Coût de l'opération sur six ans : 1,094 milliard de dollars.

L'intérieur clinquant de la Trump Tower renferme un centre commercial dédié aux commerces de luxe.
Typique de l'esprit 5ème avenue.

Le promoteur new-yorkais Donald Trump avait présenté en juillet 2001 le projet du plus haut immeuble du monde, 120 étages.
Il a revu sa copie après le 11 septembre. Il se contentera de 86 étages et a confirmé ne plus vouloir dépasser la tour Sears de Chicago et ses 110 étages.

Vers l'East River la grande sœur « Trump world Tower » domine le quartier de Turtle Bay de ses 72 étages

Times Square : le jour et la nuit

Enseignes lumineuses, panneaux géants, néons tout est débauche d'énergie et racolage publicitaire dans l'univers de Times Square. Les derniers vestiges du passé honky-tonk (« bastringue ; tapageur») de ces rues sont devenus pittoresques et folkloriques. A l'instar du néon clignotant qui signale encore le poste de police.
Times Square fait peau neuve. Sous la pression des édiles, Rudolph Giuliani en tête, les peep shows, sex shops et autres cinémas pornos qui faisaient la réputation chaude du quartier ont été contraints de plier boutique.
Ce sont désormais les grandes compagnies qui ont pignon sur rue. Après l'installation de groupes de médias, comme ABC, MTV, Condé Nast ou l'allemand Bertelsmann, Disney et Warner Bros ont à leur tour investi la place.
Reste que les dizaines de théâtres de Broadway continuent de prospérer. Et selon une tradition solidement enracinée, le carrefour (à la jonction de la 7ème avenue et de Broadway) est toujours le lieu d'un immense rassemblement festif au soir du nouvel an.

Times Square : le jour

Broadway, galerie de nuit

Times Square : le jour

Broadway est le quartier des théâtres et des music-halls.
On en compte une soixantaine rassemblés entre la 42ème rue au sud et la 53ème rue au nord, la sixième avenue à l'est et la 9ème avenue à l'ouest.
Ce carré légendaire a posé les limites du district de Times Square.

En matière de spectacle, les New-Yorkais distinguent le « On Broadway » du « Off Broadway » par la capacité d'accueil des théâtres et donc le poids des budgets.
Les salles du « On Broadway » peuvent généralement accueillir 500 personnes et plus. Ce sont de grosses productions commerciales. A l'inverse, celles du « Off Broadway » proposent moins de sièges.
Il existe aussi un « Off Off Broadway » qui concerne de petits théâtres, d'à peine une centaine de places. Plus à la périphérie, ils sont réputés pour leurs programmations inventives et audacieuses.

La mode est aux menus déroulants et aux écrans géants. L'affichage des cotations du NASDAQ, la bourse des valeurs technologiques, a été installé à de l'angle de la 7ème avenue et de la 43ème rue.
Même la vénérable société financière Morgan Stanley a suivi le mouvement en posant un télescripteur boursier, 24h sur 24, à l'angle de Broadway et de la 47ème rue

Broadway, galerie de nuit

On surnomme Times Square le Great White Way (la grande voie blanche) en raison de ses lumières scintillantes.

L'immense espace d'affichage lumineux visant une audience de masse s'est développé avant l'ère de la télévision.

Le flot lumineux vu du salon panoramique d'un grand hôtel.

L'ère où Times Square était considéré comme le pire endroit de New York est révolue. La faune putassière qui racolait devant les peep shows (cabarets érotiques) et les dealers de rue ont déguerpi.

Le Guggenheim

Le musée Guggenheim est internationalement connu pour son grand dôme en spirale en façade sur la 5ème avenue. Ce joyau architectural, conçu en 1945, est l'œuvre de l'architecte Franck Lloyd Wright.
Dès le départ, ses plans futuristes et iconoclastes défrayèrent la chronique mais le projet fut maintenu. Il sera finalement inauguré en octobre 1959, quelques mois après la disparition de son maître d'œuvre.
Baptisé du nom de son mécène, Solomon R. Guggenheim, un magnat des mines, il renferme une collection éclectique d'art moderne qui va de la peinture impressionniste à l'art conceptuel, environnemental et virtuel du XXIème siècle.
Le succès jamais démenti de la Fondation Guggenheim a permis d'ouvrir une antenne sur Broadway et quatre sites majeurs dédiés à l'art moderne à Las Vegas, Berlin , Venise et Bilbao.

La grande rotonde accueille les expositions temporaires.
Sa rampe hélicoïdale permet une flânerie très plaisante le long les accrochages.
Un ascenseur conduit directement le visiteur à son sommet.
La terrasse du Musée toute proche domine Central Park.

Les expositions temporaires permettent de présenter toutes les tendances de l'art contemporain.

La Fondation du Guggenheim déploie une grande activité dans le domaine éducatif.
Elle a ouvert à l'automne 2001 le centre Sackler.
Situé sous la rotonde, il comprend notamment un studio d'art, des laboratoires multimédias, des ordinateurs, une galerie d'exposition et un centre de documentation.

Woody au Carlyle

Woody Allen se définit lui-même comme un musicien du dimanche. Pourtant c'est habituellement le lundi qu'il se produit au Carlyle, un hôtel select de l'Upper East Side.
Ce soir là, une petite centaine de happy few (privilégiés) ont réservé 70 dollars le siège pour le dîner musical dont il est la vedette incontestable.
Comme dans un de ses films, le barman porte une moustache fine et le maître d'hôtel secondé d'une armada de serveurs en livrée blanche dispense des mots de français distingués aux riches commensaux.
Assis au centre de son orchestre, le clarinettiste Woody Allen joue avec application de vieux standards de New Orleans et de Dixieland. Un rien maniaque, il examine compulsivement l'anche de son instrument puis semble tomber dans un état de prostration jusqu'au moment où il doit de nouveau jouer. A mi-concert, les premiers sexagénaires portés par l'euphorie d'un alcool en cours d'ingestion se mettent à swinguer. Les premiers « Yeah ! » fusent dans la salle. La pianiste cabotine, multiplie les œillades et les sourires d'allégresse. Et la jovialité du banjo emporte Woody dans un chorus endiablé. La fin du concert est un petit triomphe.

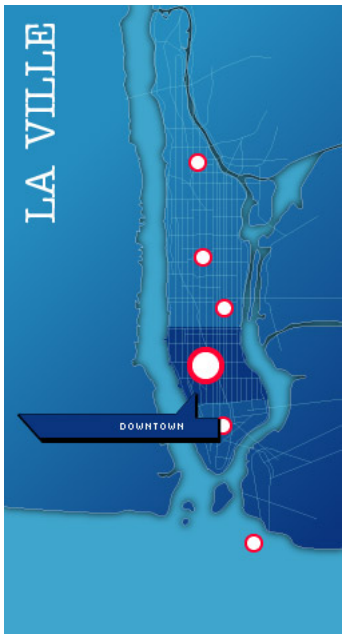
Tétanisé par les effusions enthousiastes du public, l'introverti à lunettes quitte son vieux complice, le banjoïste Eddy Davis, pendant le rappel.

« Je ne suis qu'un clarinettiste amateur, reconnaît humblement le réalisateur. Si je n'étais pas célèbre les gens ne viendraient pas à mes concerts. Ils viennent plus pour me voir que pour m'écouter ».

La musique est son jardin secret.
Depuis plus de 25 ans, ce génial touche-à-tout joue du New Orleans dans les clubs new-yorkais. Et parce qu'il voue une admiration sans bornes à Sydnet Bechet, il a nommé sa deuxième fille adoptive Manzie Tio Allen. Un hommage à Manzie Johnson qui fut le batteur de Sidney Bechet et à Tio Lorenzo, le musicien qui apprit au même Bechet à jouer de la clarinette.

Le Carlyle, 35 Est 76ème rue à l'angle de Madison avenue.

Downtown Manhattan



Entre la 42ème rue et Houston Street, s'étend un territoire contrasté à cheval sur une zone d'affaires et de lèche-vitrine - Garment district, Flatiron district - et des quartiers réputés pour leur convivialité - Chelsea, West Village, East Village.
Contemplé depuis le point culminant de Manhattan, sur la terrasse de l'Empire State Building, le secteur apparaît dans tout son relief. C'est un océan mouvementé de constructions qui se dessine avec ses creux, ses pics et ses déferlantes.
Au sol, les artères rectilignes creusent des sillons qui irriguent vers les quatre points cardinaux.
New York est une ville en perpétuelle transformation, un espace toujours disputé...

Dialogue de tours

Les pompiers au Madison Square Garden

Jour de marché à Union Square

Les puces de Chelsea

Washington Square : la diagonale du fou

East Village

Dialogue de tours

Deux gratte-ciel sont emblématiques de la croissance verticale de la ville : le Flatiron, qui fut le précurseur, et l'Empire State Building, longtemps le plus haut édifice du monde. Ces deux là on toujours eu la cote d'amour avec les New-Yorkais. Ils sont tellement familiers qu'on hésite pas à les personnifier, comme le notait Paul Morand en 1930 : « Les gratte-ciel ! Il y en a qui sont des femmes et d'autres des hommes ; les uns semblent des temples au Soleil, les autres rappellent la pyramide aztèque de la Lune. »

Flatiron Building, le plus vieux gratte-ciel

Empire State Building, le plus haut.

New York vu du ciel

Flatiron Building, le plus vieux gratte-ciel

Le Flatiron Building, doit son surnom à son étrange silhouette qui évoque celle d'un immense fer à repasser (iron).
Construit en 1902, grâce à l'invention du béton armé, il est le vétéran des gratte-ciel de Manhattan.

Du haut de ses quatre-vingt quinze mètres, le vénérable centenaire accompagne la noce.

Empire State Building, le plus haut.

Avec à son antenne initialement prévue pour l'amarrage des dirigeables, l'Empire State Building culmine à 443,5 mètres. En 1931, il devenait l'édifice le plus haut du monde, détrônant le Chrysler Building, conformément au souhait du patron de General Motors, John Jacob Raskob. Le bâtiment de 102 étages allait conserver son titre jusqu'en 1973, date à laquelle il était à son tour surpassé par les 400 mètres du World Trade Center.
Depuis le 11 septembre 2001, il est de nouveau au sommet de la ville.

Le géant accroche la brume.

Un changement d'échelle qui offre des perspectives sidérantes.

Dans le hall d'accueil, une maquette.
En 1916, la loi impose aux architectes de construire les immeubles à gradins afin de ne pas complètement obscurcir les rues.

Enfin au sommet. Le spectacle est éblouissant.

L'Art déco …

…dans toute sa splendeur

New York vu du ciel

Sur le toit du monde, altitude 381 mètres. La 5ème avenue s'enfonce vers le Lower Manhattan, en passant au pied du Flatiron Building (au centre de l'image). On aperçoit, au fond, la baie de New York et la statue de la Liberté.

En direction du nord de Manhattan.

L'ombre portée de l'Empire State donne l'heure comme un cadran solaire.

Au sol, la vie apparaît en miniature.

Les pompiers au Madison Square Garden

Madison Square Garden. Le temple des sports en salle de la 7 ème avenue s'est converti en lieu de mémoire pour les 343 pompiers tombés en service le 11 septembre 2001.
Une commémoration rassemblait le 12 octobre 2002 plus de 10 000 combattants du feu venus du monde entier pour témoigner de leur solidarité.

Steve Favolli a 50 ans.
Il sert dans la brigade de Worcester, dans le Massachussets. Il est venu s'associer à l'hommage rendu à ses collègues new-yorkais.
Encore sous le coup de l'émotion, les mots lui manquent pour traduire ses sentiments : « It's unbelievable » (c'est incroyable).

Après le recueillement, la joie de communier.

Les pompiers sont les héros de tout un peuple.

Jour de marché à Union Square

Tous les lundis, mercredis, vendredis et samedis se tient le marché « bio » de Union Square. Les maraîchers de la région ravitaillent les citadins anémiés en produits frais : fruits et légumes de saisons, fleurs, pains et gâteaux artisanaux.

Quand New York prend des airs de village. C'est un plaisir pour les yeux…

…un régal pour les papilles.

Par l'odeur alléché, tout le monde accourt au festin.

Du plus illustre des végétariens…

…au premier des Américains.

Les puces de Chelsea

Chaque fin de semaine, le samedi et le dimanche, le marché aux puces s'installe à l'angle de la 26ème rue et de la 6ème avenue. Pour la somme modique d'un dollar, les portes de ce paradis de la pacotille s'ouvrent aux amateurs et aux curieux.

Jack vend des livres d'art et il dit en connaître un rayon sur le sujet. « Normal. Il y a plus de galeries d'art à Manhattan que de poux sur la tête d'un singe, conclut-il laconique. »

Peintures, mobilier, vêtements, jouets, colifichets etc. Il y a du faux, du vrai, du neuf et du moins neuf.
A chacun d'y trouver son bonheur.

Mary Wirtczfeld a le virus des puces. Elle achète ses bijoux à des grossistes ou directement chez les particuliers. Pour rien au monde elle ne raterait ce rendez-vous même après une dure semaine de travail.

Pour les chineurs purs et durs mieux vaut se rendre dans un des nombreux magasins d'occasion des œuvres caritatives (Thrift Stores) de la ville.

Washington Square : la diagonale du fou

La réputation délirante et bon enfant du parc n'est plus à faire. On ne compte plus les performances d'artistes de rue, de musiciens et d'improvisateurs qui s'y produisent. Fin mai, le parc est envahi par une grande exposition d'art en plein air. Un mois plus tard, la Lesbian & Gay Pride, le défilé de la communauté homosexuelle, s'y achève dans un joyeux désordre. Toute cette agitation ne perturbe pas d'un pouce la tribu des joueurs d'échecs qui a ses quartiers dans la partie nord-ouest du parc, à quelques pas de l'Université de New York. Une place de tournoi qui a gagné ses lettres avec le tournage du film Looking for Bobby Fischer.

Sweepy est une star du damier à 64 cases.
Ce dandy des échecs est un fast player (joueur rapide) qui parle comme il joue… à deux cents à l'heure. Un vrai moulin. Un de ses adversaires attitrés prétend qu'il peut parler une demi-heure sans respirer.

Les parties se disputent en une, deux ou cinq minutes.
On parie entre 50 cents et trois dollars.
Ne surtout pas se fier aux apparences, il y a un classement des joueurs et les meilleurs s'assurent un solide train de vie.

De l'aveu même de Sweepy les russes sont parmi les meilleurs de la place… après lui, of course (bien sûr).

Même le totem du parc à chien contribue à l'ambiance délirante et festive.

Le square est reconnaissable par son arc de triomphe. L'original de 1889 construit en bois et en carton bouilli pour commémorer le 100ème anniversaire de l'investiture du premier président des Etats-Unis a été remplacé par un édifice de marbre.

East Village

East Village est un quartier bohème et alternatif haut en couleurs. Bien connu pour ses contestataires et ses excentriques, il est devenu au fil des ans une terre d'asile pour ceux qui fuient l'Amérique profonde ou leur pays d'origine. Dans ce bastion, la population se mobilise pour la défense de ses nombreux jardins communautaires. Un combat bec et ongles pour arracher ces lieux de vie privilégiés à la convoitise des promoteurs immobiliers.

Les jardins d’East Village

Soir de fête à Alphabet City

Les jardins d'East Village

La ville de New York possède près de 600 jardins communautaires. Ils font à la fois office de jardins d'agrément, de potagers et de lieux de vie. Un luxe quand on connaît le prix du mètre carré à Manhattan.

Aliya, 20 ans, amène des déchets organiques pour le compost. « C'est utilisé pour les plantes du jardin », explique-t-elle.

Dans un petit jardin à la japonaise, Daniel Nyohakn Soergel interprète de la musique zen bouddhiste à la flûte traditionnelle. Sous une tonnelle, face à une pagode de bois, des passants se sont arrêtés pour partager ce moment hors du temps.

Un petit coin de paradis pour les adolescents.

Soir de fête à Alphabet City

Sixième rue, entre les rues B et C.
Dans le quartier d'Alphabet City, la grande sculpture du jardin a été décorée pour la fête.

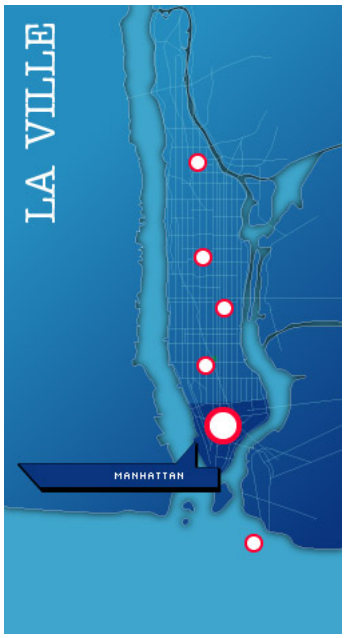
Le sacro-saint BBQ (barbecue) a été allumé.

Les musiciens font le bœuf.

Les kids (gamins) sont aux anges…

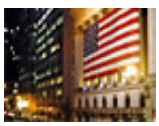
…les tout petits aussi.

Lower Manhattan



Lower Manhattan est l'aire géographique qui s'étend de Houston Street jusqu'aux rives de Battery Park. C'est ici qu'au niveau de la mer se détache la fameuse skyline (ligne d'horizon) dentelée de tours.
La vocation marchande et financière de ce secteur s'est affirmée grâce au port de New York, passage obligé du trafic transatlantique vers les grands lacs.
Au sud, l'actuel quartier financier (Financial District), mondialement connu pour la bourse de Wall Street, est également le centre historique de la ville.
Au pied de ses gigantesques tours, un entrelacs de rues tortueuses abrite une foison de monuments et de vénérables institutions.
A l'ouest, en se dirigeant vers l'Hudson River, se trouve le site de Ground Zero où s'érigeaient les Twin Towers avant les attentats du 11 septembre 2001.
Sur la périphérie, se serrent les quartiers cosmopolites et désormais « branchés » de Tribeca, Soho, et Lower East Side, au centre desquels s'insèrent les enclaves communautaires de Little Italy et Chinatown.

Greeters : découvrir New York autrement



Wall Street

Pèlerinage à Ground zero

Le trapèze de TriBeCa

Greeters : découvrir New York autrement

Civic district. A deux pas de l'hôtel de ville, au 1 Centre Street, se trouve le quartier général de « Big Apple Greeter». Une organisation qui mobilise près de 400 volontaires pour accueillir les visiteurs du monde entier et leur faire connaître la mégalopole à travers ceux qui y vivent.
Parce que New York est riche de sa diversité culturelle et humaine, l'organisation met en contact le ou les visiteurs avec un authentique New-Yorkais pour une sortie « de proximité » dans son voisinage. Une façon enrichissante de rencontrer les habitants dans leur cadre de vie quotidien et de découvrir bien des trésors cachés, en sortant des sentiers battus.
Accompagné d'un volontaire des « Greeters » qui communique dans votre langue, il devient très facile de se familiariser aux mœurs locales et de décrypter les codes urbains.
Et pour vous permettre de sillonner la ville comme un vrai New-Yorkais, les Greeters vous remettent gratuitement un ticket de transport en commun valable toute la journée.

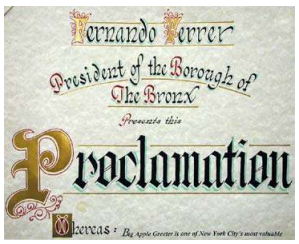
Les bénévoles des Greeters

Chinatown, Little Italy

Les bénévoles des Greeters

Les volontaires des Greeters sont des bénévoles originaires des cinq boroughs de New York. Ils sont sélectionnés pour leurs connaissances et leur disponibilité. Au cours d'une visite, ils consacrent en moyenne deux à quatre heures à leurs hôtes. Le système, aux antipodes du «Time is money » (le temps c'est de l'argent), bat en brèche le cliché du New-Yorkais toujours pressé et défiant.

Aujourd'hui, Grace Charles et Bob Maurer sont en charge de l'information du public. Ils traitent les demandes qui arrivent par téléphone au : (00 1) 212.669.8159 et par courrier électronique : information@bigapplegreeter.org



L'organisation, à but non-lucratif, est indépendante.
Depuis sa création en 1992, elle se donne pour objectif de promouvoir une image accueillante et chaleureuse des New -Yorkais et de leur ville…

…un pari gagné.

Chinatown, Little Italy

Diane Raphael est une volontaire chevronnée des Greeters.
Elle nous a rejoint à notre hôtel selon l'usage instauré par l'organisation. Ensemble, nous partons en métro pour une balade entre le berceau de la communauté chinoise de New York, Chinatown, et celui de la communauté italienne, Little Italy.

En longeant Canal Street, puis Baxter Street, nous débouchons dans le Colombus Park à l'heure du déjeuner.
« Il y a beaucoup de gens qui viennent ici pour jouer, commente Diane en français. Il y a des joueurs de dominos, de cartes et d'échecs chinois. Vous voyez les pièces ressemblent à celles du Majong. »

Plus loin, à l'écart se tient une consultation de voyance traditionnelle. « L'homme utilise le Yiking, le Livre des transformations, précise Diane. »

Les rues de Chinatown sont grouillantes d'activité. Devant une herboristerie chinoise avec ses poudres et ses animaux séchés aux vertus médicinales, Diane nous dit : « j'aime être une Big Aplle Greeter parce que je découvre des choses que je ne remarque pas quand je suis seule ».

« Nous sommes à l'angle de Mulberry Street et de Hester Street, raconte notre guide. Ici, à l'angle, il y avait un restaurant qui s'appellait Umberto's Clam House. C'est là qu'il y a eu l'assassinat d'un maffioso qui s'appelait Crazy Joey Gallo. Il a été tué juste là pendant son anniversaire. Il est mort sur le trottoir. »

« Nous sommes à l'angle de Mulberry Street et de Hester Street. Ici, à l'angle, il y avait un restaurant qui s'appellait Umberto's Clam House. C'est là qu'il y a eu l'assassinat d'un maffioso qui s'appelait Crazy Joey Gallo. Il a été tué juste là pendant son anniversaire. Il est mort sur le trottoir. », raconte notre guide.

Il n'y a plus que quelques milliers d'Italiens qui vivent ici alors qu'ils étaient près de 150 000 dans les années 40.

Wall Street

C'est dans le Financial District (quartier financier) que bat le cœur du capitalisme américain. La plupart des grands groupes du pays et des sociétés multinationales y ont des bureaux. Cette concentration des acteurs économiques dans un espace restreint fut à l'origine de la naissance des gratte-ciel.
Dans ce monde hyperactif où la concurrence fait loi, on a le culte des vainqueurs. Coïncidence ou pas, l'Amérique célèbre ses grands hommes sur le tronçon de Broadway qui remonte le Lower Manhattan. Un parcours connu pour ses pluies de papiers qu'on a surnommé le Canyon des héros. Une voie idéale pour les athlètes olympiques si New York obtenait l'organisation des Jeux de 2012.

Sur le fronton du temple néo-classique est gravé : New York Stock Exchange. NYSE en abrégé. C'est le véritable nom de la bourse de Wall Street.
Le plus grand marché financier du monde est dans ces murs depuis 1865.
Modernisation oblige, il est prévu qu'il migre de l'autre côté de la rue à l'horizon 2005.

La statue de George Washington dressée sur les marches du Federal Hall, au 26 de Wall Street, fait face à la bourse.
Elle commémore la prestation de serment faite par le premier président des Etats-Unis, du haut du balcon, en 1789. New York est alors la capitale de la toute jeune nation américaine où réside le siège du gouvernement fédéral, entre 1785 et 1790.

Steven Leikwozic est agent du Business Improvement District (BID), une structure qui œuvre à l'expansion et la prospérité du quartier depuis 1996. Demandez-lui un renseignement, il se fera un plaisir de vous informer.

A Wall Street, le taureau, que l'on retrouve dans les boutiques de souvenirs, est le symbole du marché à la hausse et l'ours est l'emblème de la chute des cours.
A 16 heures, un petit rituel accompagne la clôture des cotations. Lorsque le marché a enregistré une hausse, les courtiers présents poussent des clameurs joyeuses. A l'inverse si la journée est mauvaise, ce sont des lamentations qui s'élèvent de la corbeille.

Sitôt la séance boursière terminée, le quartier se vide…

…les salles de gymnastique se remplissent.

Trinity Church est située à l'extrémité ouest de Wall Street. L'église a été construite en 1698. Elle se trouvait aux limites de Het Cingle, le rempart de bois – wall – érigé sur ordre du gouverneur hollandais Peter Stuyvesant, en 1653, pour protéger les habitants de la Nouvelle Amsterdam d'une attaque britannique. Protection illusoire puisque la ville tomba aux mains des Anglais en 1664.

Pèlerinage à Ground zero

Autour de Ground Zero, les New-Yorkais cherchent à concilier rénovation et lieu de mémoire. Depuis les funestes attentats du 11 septembre 2001 et la destruction des tours du World Trade Center, il y a eu un retour d'affection des américains pour New York, la « ville des étrangers ». Les New-Yorkais eux-mêmes qui ne prisaient guère l'architecture rigide et écrasante des Twin Towers (les tours jumelles) mesurent par leur absence combien elles étaient partie intégrante de leur univers.

Pèlerinage à Ground zero

Je me souviens des Twin

Pèlerinage à Ground zero

Tout autour les marchands de souvenirs prospèrent. Le pèlerinage à Ground Zero est devenu une « chose à faire » en ville.

Réalisme mauvais goût

Le chantier de Ground Zero vu depuis le jardin d'hiver de World Financial Center.
Recueillement et curiosité

Ouvriers du chantier

Skyline

Je me souviens des Twin

Hervé Jézéquel, est photographe. Il travaille depuis plusieurs années, sur la représentation de le ruine en photographie, tant en milieu urbain que naturel. Ce travail de recherche a fortement influencé sa démarche dont les points essentiels restent la notion de parcours, l'altération de la pierre, les jardins et les transformation dans le paysage. Bibliographie : « Carn, rencontres en bordure du temps », aux Editions Créaphis. un ouvrage sur les îles et la cartographie. Contact : herve.jezequel@culture.gouv.fr

Responsable du service photographique du Musée national des arts et traditions populaires. Ses préoccupations professionnelles l'ont également mené vers les sciences humaines. En collaboration avec plusieurs ethnologues, ils entreprend différentes enquêtes (compagnonnage, les navigations d'Ulysse. On lui doit aussi l'organisation d'une exposition intitulée « Photo foraines 1900-1960 » qui rassemblait les oeuvres de photographes célèbres d'Atget à Brassaï, puis un colloque intitulé « Sida : Photographie et témoignage » où était évoqué les multiples utilisations de la photographie en rapport avec la maladie.
Info : a href='www.crlv.org/outils/chercheur/afficher.php?chercheur_id=628'

Tour amer
par Hervé Jézéquel

Je me souviens, New York était un rêve, elle fait aujourd'hui partie de mes souvenirs. La ville exaltait ma vision comme elle l'a fait pour de nombreux photographes. Vues du ciel, les deux tours constituaient le point de repère le plus sûr pour arriver sur la ville. L'altitude ôtait tout le relief, seule la verticalité incroyable des tours tranchait cette vision plane de la cité. Jour de brume, le sommet des tours étaient perdus dans la masse blanchâtre, par beau temps, les tours imprimaient leurs ombres sur des centaines de mètres, venant briser la ligne architecturale des édifices voisins…

Les tours du WTC ne faisaient en général pas l'objet d'un travail photographique en soi, mais régulièrement elles s'immisçaient dans le cadre. Comme ces phares suspendus la nuit lorsque l'on est en mer, les tours se voyaient de partout. De Staten Island, du New-Jersey, du nord d'Harlem, du Bronx, du Queens, ou de Brooklyn, elles marquaient l'horizon et obsédaient le regard. Par leur simple présence, elles nous captivaient...

En arpentant les bords de Manhattan, du côté d'East river ou plus encore le long de l'Hudson, les tours, omniprésentes pointaient leurs sommets au dessus des autres constructions. On percevait alors à quel point elles avaient valeur d'amer dans le paysage new-yorkais vues de la mer, de la terre ou du ciel. Les « tours jumelles », étaient en réalité un seul et même monument, une construction marquante par sa grandeur démesurée. La vision que l'œil enregistrait nous faisait prendre conscience que l'infime vide qui les séparaient ne faisait en fait que les rassembler en un unique objet visuel. Véritable échelle de la mesure de Manhattan, elles constituaient un mode d'indexation, le repère le plus fiable que nous ayons en ville. Il était devenu fixe et immuable…

Au pied des tours, on avait une vision à la fois écrasante et vertigineuse mais de leurs sommets, on portait un regard différent sur la ville. Les WTC et l'Empire State Building dialoguaient dans le même axe et se répondaient visuellement comme à Paris la Grande Arche, l'Arc de Triomphe, et la Pyramide du Louvre. Du sommet de la tour Ouest on embrassait la ville sur 360°, grouillante d'hommes et de femmes dont on ne percevait plus la forme mais seulement les mouvements...

La photographie n'a jamais pu montrer la taille de ces deux édifices par rapport à l'échelle humaine. Les photographes ayant figé des monuments depuis le XIXè siècle, ont toujours essayé d'inscrire l'homme comme échelle de référence. Pour les WTC, constructions incommensurables cela était rendu impossible par la nature des lieux. Il a fallu attendre que des hommes perdus dans un vide vertigineux nous donnent la mesure insupportable de ces tours…

Tour de contrôle, Tour d'ivoire (retraite pure et hautaine, position indépendante de celui qui refuse de s'engager et de se compromettre), Tour de Babel (où l'on parle toutes les langues),
La tour est aussi, en langage archéologique une machine de guerre. Aujourd'hui les deux tours du World Trade Center qui étaient en premier lieu un amer visuel nous situant dans un espace géographique sont devenues désormais pour nous un amer mémoriel, celui qui situe à jamais un « instant » dans le temps.

Octobre 2002

Le trapèze de TriBeCa

TriBeCa est le raccourci pour Triangle Below Canal.
Le quartier est devenu très « branché » depuis qu'un certain Robert De Niro y a installé sa maison de production et ouvert un restaurant. Il est aussi prisé des flâneurs et des sportifs de tout poil pour ses pistes aménagées qui longent les rives de l'Hudson River.
A hauteur de Moore Street, une surprise insolite, comme sait les réserver New York, attend les promeneurs. Une école de trapèze de plein air a monté ses portiques et ses filets de protection. Suspendus entre ciel et terre, les badauds suivent bouches bées les évolutions aériennes des apprentis voltigeurs.

En suspension dans le ciel, on croirait qu'ils volent de tours en tours.

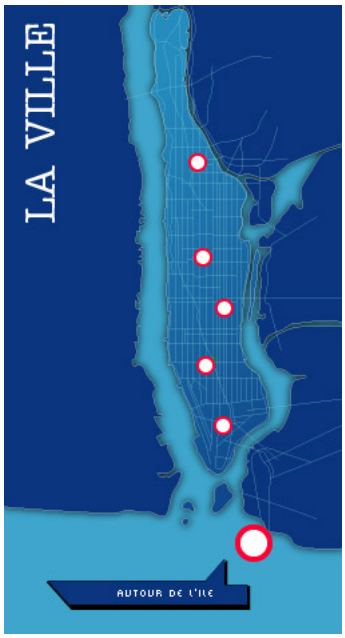
Depuis que l'école a démarré en juillet 2002, c'est un succès. Chaque semaine, entre 200 à 250 élèves viennent s'enivrer et faire le plein de sensations. Une douzaine de professeurs se relayent. On peut même pratiquer en nocturne. Un spectacle rare, avec la statue de la Liberté illuminée en point de mire.

« Les plus jeunes élèves ont six ans et notre vétéran 72 ans. Il y a beaucoup de débutants, explique Arlie, un trapéziste. Quelques-uns pensent à une carrière artistique. »

« On vient pour se détendre parce qu'on est dans une des villes les plus stressantes du monde. La voltige, c'est très zen, poursuit Arlie ».

Arlie et ses amis viennent de tous les horizons. Certains font des dizaines de kilomètres sans hésiter pour partager ces instants magiques.

D'île en île



New York est un archipel d'une cinquantaine d'îles plus ou moins vastes, plus ou moins célèbres. Il suffit d'examiner une carte pour s'en convaincre.
Deux de ses cinq boroughs (circonscriptions), Manhattan et Staten Island, sont des îles à part entière. Brooklyn et Queens sont posés sur la pointe occidentale de Long Island. Le Bronx, qui est sur un isthme, ferme le ban. Un réseau de ponts et de tunnels sous-marins amarre entre elles les pièces du puzzle qui s'agencent autour de Manhattan.
Le soleil, le bleu vif du ciel, le vent et l'odeur de la mer sont des composantes essentielles de l'ambiance de Big Apple (la grosse pomme - le surnom de la ville).

Les clefs de la liberté

Sur le pont de Brooklyn

En direct de Brooklyn

Le téléphérique de Roosevelt Island

Art moderne au Queens

Les clefs de la liberté

Ellis Island et Liberty Island ont longtemps été les portes d'entrée de la cité. Avant l'essor des transports aériens, les passagers des paquebots en provenance du vieux continent scrutaient avec avidité l'apparition de la Liberté plantée sur son promontoire le bougeoir à la main. Pour les voyageurs dont les papiers n'étaient pas en règle et les étrangers des troisième classe, la route s'arrêtait sur Ellis Island à quelques encablures de la célèbre statue.
De là, les candidats à l'immigration en attente de visa pouvaient contempler la silhouette verticale de la ville promise. Le voyage se fait désormais à rebours en prenant le ferry à Battery Park, à l'extrémité sud de Manhattan.

Embarquement à Battery Park

La statue et les visiteurs

Ellis Island

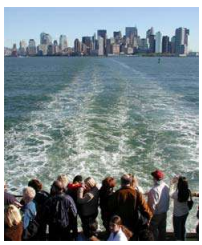
Liberty Island en 360°

Embarquement à Battery Park

Près de deux millions de touristes font tous les ans le pèlerinage qui conduit aux célèbres îles. Sans compter, le flot incessant de New-Yorkais qui transitent quotidiennement entre Manhattan et Staten Island sous la protection tutélaire de la Statue. L'embarquement se déroule dans le parc arboré de Battery Park ; un lieu de balade vivifiant très apprécié des New-Yorkais.

De la cabine du pilote, on aperçoit au premier plan l'enceinte de Castle Clinton et son drapeau en tête de mât. La billetterie des ferries est installé à l'intérieur du fort édifié en 1807 pour repousser les attaques britanniques.

Lentement la rive se détache.



Le trajet en ferry ne dure que 15 minutes. Massés sur les ponts arrières, les passagers admirent la majesté des gratte-ciel de Downtown posés sur l'eau.

La statue et les visiteurs

La statue de la Liberté, symbole de sagesse et d'intelligence, éclaire le IIIème millénaire. Du haut de ses 93 mètres, elle domine la baie de New York depuis 1886… grâce à l'obstination de son créateur, le Français Frédéric-Auguste Bartholdi.

Jim Helkins est un ranger (garde) des Parcs nationaux. Il veille depuis douze ans sur la quiétude de Liberty Island.
“Je viens tous les jours du New Jersey et chaque fois je vois des gens du monde entier défiler ici », dit-il avec fierté.

Impassible, la vénérable Dame garde la pose sans fléchir, pour la plus grande joie des visiteurs…

…étrangers

…ou new-yorkais

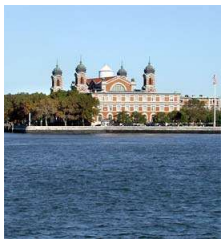
Sous le drapé de la robe, un véritable colosse composé d'une charpente métallique conçue par Gustave Eiffel et de trois cents plaques de cuivre rivetées surplombe la foule des curieux.

Savez-vous à qui ressemble la statue ? Mais tout simplement à la mère de Bartholdi. Coiffée d'un couronne de sept branches, la tête se visitait naguère par un escalier intérieur de 354 marches.

04 octobre 2004, 100ème anniversaire de la mort de Bartholdi. Un site Internet est consacré à l'événement : www.bartholdi2004.com/

Ellis Island

Plus de 12 millions de personnes sont passées par ce poste de contrôle de l'immigration entre 1892 et 1954. Par conséquent, quatre Américains sur dix ont au moins un aïeul qui a foulé le sol d'Ellis Island. C'est l'endroit idéal pour comprendre le melting pot (creuset) qui caractérise New York et les Etats-Unis.



Derrière l'enceinte, les nouveaux arrivants subissaient un examen médical décisif car en cas de maladies contagieuses ils pouvaient être refoulés. Une fois lavés, pesés et restaurés, leur état civil était enregistré. De nombreux noms étrangers ont été américanisés à cette occasion.

Pour obtenir le visa pour l'immigration, il fallait réciter un des versets de la Bible, traduits en cinquante langues.

Panorama depuis Liberty Island

Sur le pont de Brooklyn

« C'est à pied qu'il faut traverser Brooklyn Bridge. Arrivé à mi-chemin, je m'arrête à l'entrée de cette ogive noire qui en soutient la superstructure ; en dessous, à travers des cages carrées suspendues dans le vide, les express doublent, dans un vacarme infernal, les tramways rouges qui crépitent d'étincelles vertes. Un moment de calme d'un deux centième de seconde, puis cela recommence. Froissements de fleurets passant à l'assaut. D'un coup, sur cinquante étages, l'électricité s'allume ; aussitôt la Ville Basse n'a plus d'épaisseur, trouée de feux comme sur les vues d'optique derrière lesquelles on promène une bougie. Les lignes disparaissent ; plus de murs, plus de pleins, plus de reliefs ; tous les gratte-ciel réunis, simplifiés, ressemblent à un grand incendie carré et quadrillé qu'attise le vent de la haute mer. La lune n'a plus de parole. Ces tours de cathédrale dans lesquelles le diable aurait mis le feu sont un mirage issu d'un monde fantastique, qui apparaît non éternel, mais hors du temps. »
Paul Morand, New York le jour et la nuit (1930)

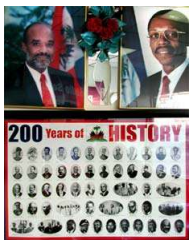
« … faites vous mener au centre de Brooklyn Bridge, au crépuscule, et en quinze secondes vous aurez compris New York. »
Paul Morand, New York le jour et la nuit (1930)

Sur l'autre rive Brooklyn. Un borough de 2,5 millions de New-Yorkais et le berceau de millions d'américains.
Dans cette zone populaire qui foisonne d'ethnies et de religions, le quartier huppé de Brooklyn-Heights est très en vogue.
Autre destination phare des New-Yorkais : Coney Island réputée pour ses plages et ses parcs d'attractions. Surnommée la petite Odessa sur Mer, la station balnéaire est le fief d'une communauté où se fondent Russes et Ukrainiens d'hier et d'aujourd'hui.

En direct de Brooklyn

Radio Soleil est la voix de la diaspora haïtienne de New York. Elle émet en Créole, en Français et en Anglais, depuis Nostrand avenue au cœur du quartier caribéen de Brooklyn. Elle s'adresse à la première communauté francophone des Etats-Unis.
Lancée en 1991, elle diffuse 24h sur 24, sept jours sur sept. Ricot Dupuy, le directeur de cette radio payante, revendique plus de 100 000 abonnés. Ce qui représente un auditoire supérieur à 600 000 personnes à travers le tri-state – Etats du New Jersey, de New York , du Connecticut.

« La radio représente le média le plus important pour les Haïtiens, selon le directeur de l'information, Philippe Jean-François. »



La plupart de ses auditeurs ont massivement fui les persécutions et l'instabilité politique, entre les années 60 et 80. Ils communiquent en créole et en français. Sur le plan professionnel, ils sont majoritairement chauffeurs de taxi, manœuvres dans le bâtiment ou employés de magasins. A ceux là, s'ajoute une petite élite de médecins, d'avocats et d'enseignants qui est en train d'émerger.

Le site Internet – radiosoleil.com - diffuse gratuitement en ligne depuis avril 1997. Mais localement, l'écrasante majorité des auditeurs reçoit les émissions à partir d'un subcarrier qui est un substitut payant de la FM.
La programmation est à 80 % en créole. Elle reprend les journaux d'Haïti Inter et produit un journal en français. C'est aussi un tremplin pour les artistes et musiciens de la communauté new-yorkaise.

Le téléphérique de Roosevelt Island

Le moyen le plus lent d'enjamber l'East River pour se rendre sur Roosvelt Island c'est bien le téléphérique.
Isolée entre Manhattan et le Queens, l'île de Roosevelt Island a d'abord abrité une prison et un hôpital pour les lépreux. De nouvelles administrations ont remplacé la prison et l'île fut baptisée Welfare Island (l'île providence). Depuis, les promoteurs en ont fait une petite ville de tours anonymes interdite aux animaux.

En dépit de la présence d'un machiniste à bord, le téléphérique a connu quelques accidents spectaculaires. Il a pourtant été sauvé de la démolition grâce à la pression populaire.

L'eau entoure Manhattan. En remontant vers le nord, l'East River rencontre la Harlem River. Ce passage tumultueux pour la navigation est appelé Hell's Gate (la porte de l'Enfer).

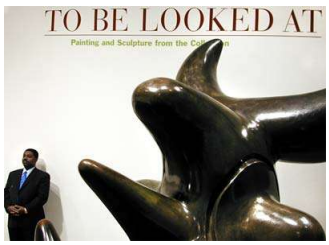
En voiture, il faut prendre le pont de Queensboro pour entrer dans Manhattan.

Le Queensboro Brigde et ses dix voies de circulation, surplombe la ligne du téléphérique.

Art moderne au Queens

Impossible d'en rater l'entrée. Le logo géant, « MoMAQNS », barre la façade du nouveau sanctuaire de l'art moderne new-yorkais.
En franchissant l'East River pour aller s'installer dans le Queens, un des cinq boroughs qui composent la ville de New York, l'antenne provisoire du Museum of Modern Art (MoMA) a pris tout naturellement le nom de MoMA-QNS (abréviation pour Queens).
Près de 100 000 oeuvres, livres et documents des collections permanentes ont été transférées dans cet ancien entrepôt du MoMA, reconverti depuis juillet 2002 en musée.
Cette délocalisation permet de conduire un projet d'agrandissement et de rénovation colossal du bâtiment originel situé sur la 53ème rue à Manhattan. Elle a été décidée suite au rachat d'un hôtel particulier le jouxtant.
L'opération est confiée à l'architecte Yoshio Taniguchi qui propose d'édifier une immense tour de verre et d'acier, pour un coût estimé à 650 millions de dollars.
Le Nouveau MoMA aura une entrée permanente dans la 54ème rue. Il devrait ouvrir au public au printemps 2005.

Le site du MoMA au Queens : 63.150.150.245/momabuilds/projectoverview/po8.html



Sur 2300 m2, le site du Queens propose au public un immense hall d'entrée avec un café et une librairie, une salle réservée à une sélection tournante d'œuvres majeures ainsi que deux autres salles dévolues aux expositions temporaires.

L'architecte californien Michael Maltzan a inventé à l'intérieur des systèmes modulables qui permettent de présenter les célébrissimes toiles des collections permanentes, comme les Demoiselles d'Avignon de Picasso.

Exposition temporaire de dessins : « Drawing Now : Eight Propositions ».

Les habitants du Queens se mobilisent d'ores et déjà pour qu'un espace d'expositions soit maintenu dans leur quartier après la réouverture du MoMA en 2005.

La maquette du projet de rénovation du MoMa, midtown

L'architecte du projet midtown, Yoshio Taniguchi

Ressources

Sélection de sites anglophones et francophones

Institutions

Lower Manhattan Development Corporation. Pour tout savoir sur les projets de reconstruction et de rénovation après le 11 septembre. [en anglais]
www.renewnyc.com/index.shtml

Les ressources virtuelles de l'Université de la Cité de New York (CUNY). Histoire, bibliographie, recherche d'archives, expositions/rubriques thématiques. [en anglais]
www.virtualny.cuny.edu/

Informations sur le Centre Universitaire de la civilisation et de la culture française. Cours, conférences et activités culturelle à la "Maison Française". [en anglais]
www.nyu.edu/gsas/dept/french/

Le site du Lycée français de New York : admissions, site pédagogique , programmes, et vie scolaire.
www.lyceefrancaisdenewyork.org/default.htm

Consulat général de France à New York : actualités, formalités administratives, vie pratique à New York.
www.consulfrance-newyork.org

Visite virtuelle de l'Organisation des Nations Unies. De nombreuses entrées commentées et l'accès à toute l'information onusienne.
www.un.org/Pubs/CyberSchoolBus/french/untour/untour.htm

Médias

Toutes les archives de Radio France sur le 11 septembre : textes, sons, animations…
www.radiofrance.fr/reportage/dossiers/ny_2002/index_launch.php?redirect=www.radiofrance.fr

« L'album souvenir de la famille new-yorkaise », après le 11 septembre. Des milliers d'images de la catastrophe classées par thèmes et mises à disposition du public. Le site d'une exposition à vocation caritative. [en anglais]
hereisnewyork.org/

Le New York Times en ligne : l'actualité internationale en direct. [en anglais]
www.nytimes.com/

Le guide on line des loisirs à New York . Une formule qui a également fait ses preuves dans d'autres grandes métropoles.
[en anglais]
www.timeoutny.com/

Le site du Village Voice, journal gratuit d'information générale sur New York et sa radio en ligne.

[en anglais]
www.villagevoice.com/

Pour les amateurs de business, d'économie et de la bourse : le site du Wall Street Journal. [en anglais]
online.wsj.com/public/us

Site généraliste de l'hebdomadaire le New Yorker : actualités, événements, culture et archives. [en anglais]
www.newyorker.com/

Le site anglophone de la radio de la communauté haïtienne de New York. Des émissions en français et créole, 24h sur 24, en direct sur le net. [en français, en anglais]
www.radiosoleil.com/

Insolite

Un étonnant répertoire des stations de métro abandonnées. Nombreux plans et photographies d'époque. [en anglais]
www.columbia.edu/~brennan/abandoned/

Dark Passage ou l'univers crypto-new-yorkais. L'archéologie urbaine à portée de toutes les émotions : lieux classifiés en fonction des dangers qu'ils recèlent. Brr ! [en anglais]
www.darkpassage.com/postmortems/chinatown.htm

Spectaculaire site sur des aspects méconnus de la ville et de ses boroughs - ressources sur le Bronx, Brooklyn, Queens, Statent Island et Manhattan. Histoire et panoramiques. [en anglais]
www.pbs.org/wnet/newyork/hidden/contents.html

Le site d'un chauffeur de taxi prolixe, transformé en guide touristique. En direct des rues de New York, et grâce à une diffusion sur 400 stations de radio, Gabby est devenu « l'homme le plus écouté sur la surface du globe ». [en anglais]
www.gabby.com/

Ecureuils, abeilles, faucons … les ressources naturelles et animales insoupçonnées de la jungle de béton. De l'écologie urbaine. [en anglais]
www.pbs.org/wnet/nature/wildside/

L'Ecole de trapèze de New York : nombreuses vidéos et toutes les informations utiles pour pratiquer. [en anglais]
www.trapezeschool.com

Mr Beller's Neighborhood est un magazine collectif et multimédia, une tribune ouverte aux New-Yorkais. [en anglais]
www.mrbellersneighborhood.com/beller.cgi/index.html

Culture

Le site du Musée de l'image animée : galeries virtuelles et animations éducatives sur les techniques de l'audiovisuel
[en anglais]
www.ammi.org/site/exhibitions/index.html

Graphiques de plus de 5000 gratte-ciel du monde, où New York figure en première place : base de données, recherche par taille, histoire, ou hauteur des derniers étages. [en anglais]
skyscraperpage.com/diagramsold/display.php?sb=pinnacle

Le métro new-yorkais vu par le National Geographic . Un surprenant parti-pris pédagogique de navigation verticale. Images et sons. [en anglais]
www.nationalgeographic.com/nyunderground/docs/nymain.html

Les gratte-ciel en détails au travers de 3000 villes : recherche multicritère et nombreuses photographies des édifices dans leur environnement urbain. Indispensable pour tout savoir de la Skyline de Manhattan. [en anglais]
www.skyscrapers.com/english/index.html

Le site du fameux Musée Tenement. Visites virtuelles de demeures faisant partie du patrimoine historique new-yorkais. Une plongée dans la ville des immigrants. [en anglais]
www.tenement.org/tours.html

Un site alternatif francophone qui porte un regard critique et décalé sur la tragédie du 11 septembre et ses conséquences.
www.wtc-backtoreality.fr.st/

Le Musée d'Art Moderne de New York. Visite virtuelle des collections, recherche de ressources, calendrier des manifestations et … boutique. A voir aussi, basé sur le même concept, le site de l'extension du MoMA dans le Queens. [en anglais]
www.moma.org/

Portail des cinq musées de la Fondation Guggenheim dont celui de New York. [en anglais]
www.guggenheim.org/index_flash.html

Le Musée du sexe (MoSex) a pour ambition sérieuse de présenter l'histoire, l'évolution et la signification culturelle de la sexualité humaine. [en anglais]
www.museumofsex.com/

Le site du centre historique de l'immigration américaine possède un étonnant moteur de recherche vous permet de savoir si un aïeul ou un simple homonyme est passé par Ellis Island. [en anglais]
www.ellisisland.org

Le site du centre historique de l'immigration américaine possède un étonnant moteur de recherche pour savoir si un aïeul ou un simple homonyme sont passés par Ellis Island. [en anglais]
www.ellisisland.org

Généralistes : où , quoi, comment ?

Créé par deux Français amoureux de la ville, le site « Couleurs de New York » est un vade-mecum pour tous ceux qui veulent rapidement s'informer sur la ville. Visites guidées au programme.
www.couleurnewyork.com/Liens.htm

Services, actualité des médias, shopping, transports, vie nocturne … une mine d'informations indispensables en français. Possibilité de réservation on line pour l'hébergement.
www.newyorknetguide.com

Le guide de l'internaute consacré à New York : renseignements pratiques, actualités, météo et surtout une série de liens utiles pour en savoir plus
www.linternaute.com/voyager/destination/ny.shtml

Pour trouver toutes les informations pratiques. A l'attention des visiteurs : hébergement, restauration, vie nocturne, loisirs et vie culturelle. [en anglais]
newyork.citysearch.com/roundup/39028?cslink=cs_generic_2_1

Le site de l'association de bénévoles « Big Apple Greeter », qui propose un service gratuit de visites guidées et personnalisées de la ville. [en anglais, français et espagnol]
www.bigapplegreeter.org/

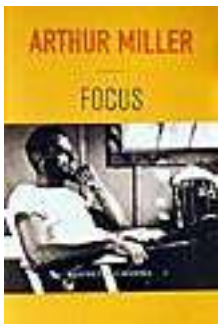
Le site officiel du tourisme à New York. Tous les conseils pratiques, indispensables et …superflus. Un tour en photographies très complet. [en anglais]
www.nyctourist.com/

« Voilà New York », « un site fertile en infos pour croquer la pomme» . Un guide en français pour avoir une première approche de la nébuleuse new-yorkaise
www.voilanewyork.com/

New York City francophone. Une somme de liens incontournables sur tout ce qui se fait, se pense et se dit en français depuis Big Apple.
www.lehman.cuny.edu/depts/langlit/french/nycfranc.html

Bibliographie sélective établie avec la complicité de Pascal Thuot de La Librairie Mille Pages. 174, rue de Fontenay à 94300 Vincennes. Tél: 0143280415. Millepages@wanadoo.fr
Une librairie créée par Francis Geffard à qui l'on doit le 1er Festival des littératures d'Amérique du Nord

Nouveautés

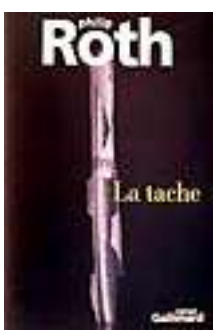


« Focus », d'Arthur Miller, chez Buchet-Chastel, 2002.

Cet ouvrage que publie aujourd'hui l'éditeur Buchet et Chastel, dans la traduction d'Yvonne Desvignes, avait été publié en 1947, par les Editions de Minuit, et était le premier roman d'Arthur Miller, écrit en 1945.
Il met en scène, Laurent Newman, new-yorkais bon teint, descendant d'une famille anglaise, que l'achat d'une paire de lunettes va rendre accessible à toutes sortes de brimades et de pressions. En effet, ses lunettes font ressortir son nez, dès lors on le prend pour un juif.
C'est de l'antisémitisme latent dans la société américaine dont il est question, avec toute la sensibilité d'Arthur Miller pour le faire apparaître.

« Hymnes à la Haine », de Dorothy Parker, Préface de Benoîte Groult, chez Phébus 2002.

Cette poétesse géniale, surnommée la Princesse des Années Folles, a fait partie de ce que l'on a appelé dans les années 20, la génération perdue, dont Scott Fitzgerald fut un brillant représentant.
Il faut lire absolument les « Hymnes à la haine », fruit de l'esprit caustique d'une femme morte en 1967, misérablement dans un hôtel de New York, qui institua Martin Luther King comme son légataire universel, et qui demanda qu'après son incinération, l'on inscrivit : « Excusez-moi pour la poussière »
« Je hais les maris, je hais les femmes, les résidences d'été, les familles… ».Chaque thème est prétexte à une peinture de caractère pleine d'humour et irrésistible.



« La tache », de Philip Roth, chez Gallimard,2000.

Philip Roth couronné à plusieurs reprises en Amérique, notamment par le Prix Pulitzer, a reçu en France le Prix du meilleur livre étranger. Ce roman vient compléter une trilogie de Philip Roth, dont l'art de l'équivoque atteint ici des sommets. Il met en scène un personnage lisse et rangé dont on découvre le passé trouble et le présent ravageur, car pour Roth, la tache « est en chacun, inhérente, à demeure, constitutive, elle qui préexiste à la désobéissance, qui englobe la désobéissance, défie toute explication, toute compréhension. C'est pourquoi laver cette souillure n'est qu'une plaisanterie de barbare et

le fantasme de pureté terrifiant. »

« L'inspecteur de nuit », de Frederik Busch, Gallimard, 2002-11-05

Dans les rues de New York, le personnage de William Bartholomew, erre, le visage caché sous un masque. Il a été blessé et défiguré pendant la guerre de sécession.
Une promenade dans New York en compagnie d'un ancien tireur nordiste,. Ce livre tient en même temps du roman policier et du roman historique.

« Comédie new yorkaise », de David Schickler, Editions de l'Olivier, 2001. Traduit par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso.

Nous sommes à nouveau transportés dans une rue new-yorkaise, au coin de la 82ème rue , dans l'Upper West Side, à la rencontre d'habitants tous singuliers, dont la singularité on l'imagine vire plutôt au ratage.
Schickler rend dans cette série de nouvelles un hommage aux comédies américaines, auxquelles sa narration essaie d'emboîter le pas.
Lire absolument, celle, intitulée : « Le bain de Jacob », où l'on découvrira que Woody Allen n'est pas loin.

Magazine Géo, septembre 2002

Un grand dossier pour célébrer les (presque) quatre siècles d'existence de New York par l'histoire du peuplement et des communautés. "Rencontre avec les peuples qui font la ville"

Romans

« La cloche de détresse », de Silvia Plath, collection l'Imaginaire, chez Gallimard,2001.

Silvia Plath est devenue le symbole d'une génération, identifiée au destin de cette jeune femme écrivain, morte à 30 ans, quelques mois après la parution de cet ouvrage.
La cloche de détresse écrit dans un style très enlevé, raconte l'histoire d'une jeune étudiante écartelée entre plusieurs désirs et n'arrivant à en choisir un seul.
« Si c'est être névrosée que de vouloir au même moment deux choses qui s'excluent mutuellement, alors je suis névrosée jusqu'à l'os. Je naviguerai toute ma vie entre deux choses qui s'excluent mutuellement. »

« Cité de Verre- Revenants-La Chambre Dérobée, Trilogie new yorkaise »de Paul Auster, collection Babel, chez Actes-Sud.1991.

Né en 1947 dans le New Jersey, Paul Auster vit à Brooklyn. Poète, traducteur et romancier, il est l'un des écrivains les plus brillants de sa génération.
Il faut lire Paul Auster pour découvrir sa ville à travers ses fantasmes et ses rêveries et comme nous l'indique sa quatrième de couverture sa quête métaphysique. On ne peut résumer si ce n'est de dire que l'on suit les personnages dont la vie est directement enserrée dans le parcours topologique de la ville.
Se référer absolument au site, qui permet une découverte de New York à travers la narration d'Auster :
austerworld.free.fr/cadres2.htm

« Céleste et la chambre close », de Kaylie Jones, Ed. Belfond 2000

L'itinéraire tourmenté d'une jeune fille découvrant New York au début des années quatre-vingt. «J'ai affronté la chambre de mon âme pour la première fois » L'apprentissage de la solitude et la désillusion de l'amour. Un récit à dominante autobiographique par l'auteur de « La fille d'un soldat ne pleure jamais ».

Essais

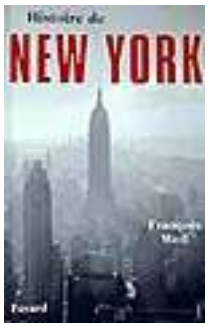
« Fenêtres sur le siècle », d'Arthur Miller, chez Buchet-Chastel, 2002.

Arthur Miller,né à New York en 1915, est l'un des grands dramaturges de notre temps. Il a été très impliqué politiquement et socialement, a reçu le Prix Pulitzer en 1949, et a été couronné en octobre 2002 par le prix de littérature Principe de Asturias en Espagne. On se souvient de « Mort d'un commis voyageur » et des « Sorcières de Salem ».
Il s'agit ici d'un recueil d'essais de l'auteur de 1950 à aujourd'hui. L'auteur interprète le siècle sur tous les sujets : la politique, les arts, la société et ses citoyens, l'Amérique et le monde, à la manière d'un humaniste hors norme.

« New York, Le jour et la nuit » , de Paul Morand, Flammarion. Publié en 1930. Garnier- Flammarion pour l'édition récente.

On peut vouloir découvrir New York avec Paul Morand et retrouver alors tout le charme de l'écriture de cet auteur. C'est ainsi que la statue de la Liberté devient « cette dame enceinte, dans sa robe de chambre à plis de bronze, un bougeoir à la main. » On peut aussi vouloir s'asseoir sur un banc au bout de Long Island et adopter le regard de l'écrivain ou encore son anticipation de l'avenir quand il écrit en 1930, déjà : « Cette cité verticale tombera peut-être à la renverse et nous nous réveillerons… »

Histoire



« Histoire de New York », de François Weil, Fayard 2000.

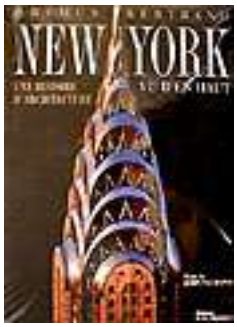
Ce livre a pour ambition d'être une tentative de rupture temporaire avec les sortilèges de New York, une quête de signification, une lecture d'historien, de 1620 à aujourd'hui, pour déchiffrer les écritures du passé sous la métropole d'aujourd'hui.
Dans cette étude richement documentée, on lira avec intérêt les chapitres consacrés à l'activité culturelle de New York dont chacun sait la grande diversité.

« New York, construction historique d'une métropole », de Catherine Pouzoulet, Ellipses 1999.

« Les formes urbaines et le plan des villes n'ont pas été façonnés par la main de planificateurs soucieux de créer une ville où la qualité de la vie serait maximale pour ses habitants, mais sont plus souvent la résultante de forces historiques dont la finalité a été le pouvoir ou le profit. » .
Sous cette citation de Peter Marcuse, mise en exergue de son travail, Catherine Pouzoulet,

professeur à l'Université Charles de Gaulle-Lille III, entreprend une étude serrée aussi bien au plan urbanistique qu'historique d'une ville, dont les espaces sont recomposés dans une grande indifférence symbolique.
Ville horizontale, au plan en damiers, ville verticale.
Comme les autres ouvrages, ce guide date d'avant le 11 septembre qui aura modifié fondamentalement la donne, mais il reste d'actualité par ses références historiques.

Beaux Livres



« New York, vu d'en haut », avec des photos d'Arthus Bertrand et des textes de John Tauranac aux éditions de la Martinière. 2002

Depuis qu'Arthus Bertrand nous a habitués à nous transporter au-dessus des villes, il n'est plus de vision possible, sans cela. Et pour New York, c'est pareil, car cette ville vue d'en haut étrangement n'est plus aussi haute qu'on l'imagine. Tout cela car le regard, d'Arthus Bertrand, a l'intelligence de nous amener, cette fois-ci à la hauteur des buildings, au cœur même de la ville. Le pari est réussi car c'est ainsi que l'on peut le mieux saisir l'urbanisme de cette ville. En revanche, il nous semble que la date de parution (2002) serait plutôt celle de la réédition, car la photo des tours du World Trade Center sur laquelle on se précipite, les figure, bien que légèrement grisées , alors que Ground Zero en est absent.

« Twin towers remembered » photographies de Camilo José Vergara, Editions Princeton Architectural Press / National Building Museum

Un petit livre de photographies soignées, réalisées par un passionné d'architecture et des tours jumelles. Vergara a suivi l'histoire des Twin depuis leur construction jusqu'à leur absence dans le paysage de New York. Un ouvrage à la fois modeste au regard de la profusion de livres témoignages et exemplaire par son approche documentaire. Les bénéfices de la vente font l'objet d'un don à la Croix Rouge américaine.

Guides Touristiques

« Le Guide du routard New York + Brooklyn», Hachette 2002

Le Routard a poussé ses investigations dans tous les « boroughs » ou circonscriptions en prenant aussi le temps de flâner dans les « heights », Harlem, et les plages de Long Island. Une vision globale de la mégalopole qui ne s'arrête pas à la Skyline de Manhattan. Nombreuses ressources pratiques distribuées selon le découpage des districts. Mise à jour régulière et précieuse.

« Abécédaire de New York », Flammarion 2002

Un accès alphabétique aux informations, thèmes, anecdotes et faits historiques. Le contenu très documenté de ce format de poche représente une alternative savante aux parcours géographiques de la ville. De Accent à Yankees.

« New York », Guide Vert , Michelin 2002.

Comme tous les guides de cette série, celui-ci est un excellent outil de voyage qui rassemble en même temps que les renseignements pratiques, des informations, quartier par quartier et rue après rue. On découvre les grands magasins avec les petites histoires qui y sont liées.
Du grand magasin Tiffany's, on saura également tout ce qui s'est fait ,on sait qu'il vend des bijoux, mais on retrouvera le style Tiffany à la fin du livre, grâce à un index qui ne vous trahit jamais. En prime, les appréciations du Michelin sont précieuses et toujours fiables.

« New York Aller Retour » Gallimard 2001

Un guide fait pour les voyageurs pressés et stressés. La maquette et le graphisme mettent l'accent sur les priorités. Des parti-pris idéaux pour tous ceux qui ne veulent pas trop se sentir perdus dans la Grosse Pomme. De nombreux miniplans sont ainsi liés aux sites qui font l'objet d'un développement. Une approche vernaculaire servi par une abondante iconographie.

« New York Spiral Gallimard » Gallimard 2001

D'une forme originale et propice à une consultation fréquente, cet ouvrage permet une approche de la ville au travers de ses quartiers les plus représentatifs, Midtown, Uptown et Central Park, de l'Empire State à Greenwich, Lower Manhattan… Non exhaustif mais pratique. A noter pour les plus pressés, un parcours en un jour , heure par heure !

« New York » Lonely Planet publications 2002

Incontournable pour sa somme de renseignements, ce guide étend son investigation aux autres boroughs de New York que sont Brooklyn, le Bronx, Le Queens, et Staten Island. Outil parfait pour tous ceux qui ont du temps et ne veulent pas se limiter à Manhattan . Nombreuses coordonnées mises à jour régulièrement et bonne cartographie.

« Le petit futé, New York » Country Guide 2001

Pratique avant tout. On trouve ainsi quartier par quartier de très nombreuses adresses, relatives à la restauration, l'hébergement , l'alimentation et les transports.. Beaucoup d'informations utiles dans une ville ou les tarifs ne sont pas toujours à la portée de tourtes les bourses.